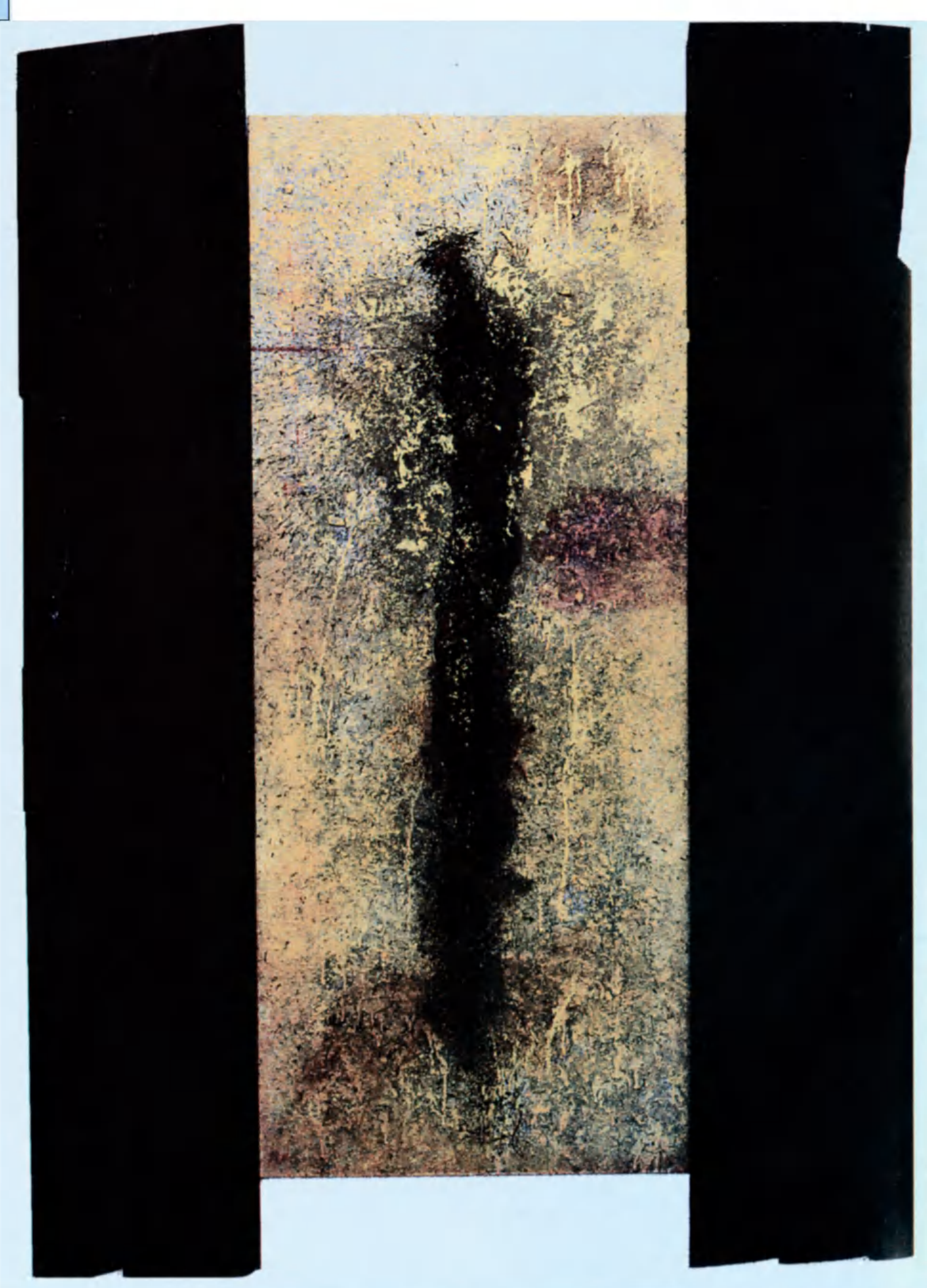

le COURRIER de l'UNESCO
UNESCO
MAI 1992
REDÉCOUVRIR
1492
M 1205 - 9205 - 22,00 F

Pour cette rubrique **CONFLUENCES**, envoyez-nous une photo (composition photographique, peinture, sculpture, ensemble architectural) où vous voyez un croisement, un métissage créateur, entre plusieurs cultures, ou encore deux œuvres de provenance culturelle différente, où vous voyez une ressemblance, ou un lien frappant. Accompagnez-les d'un commentaire de deux ou trois lignes. Nous publierons chaque mois l'un de vos envois.



Rencontre Orient-Occident

1990, technique mixte sur toile et bois (162 x 130 cm) de Ismaël Kachtihi

De cet artiste français d'origine marocaine, on a pu dire que «dans sa matrice culturelle, confluent l'Atlantique et la Méditerrannée, le Haut-Atlas et la Sierra Nevada, Cordoue, Bordeaux, Paris, Casablanca et Tanger, les âmes juive, musulmane et chrétienne, les chants berbères, arabes, andalous et français.» Par le refus de la représentation et de l'ornement, sa peinture exprime sa foi en une unité possible.

Sommaire
Mai 1992

Redécouvrir 1492



Notre couverture:
Chamuco (1990), technique mixte de l'artiste mexicaine Mari Carmen Hernández Brossollet, sur une trame de rubans entrelacés inspirée d'une ancienne tradition aztèque.
Couverture de dos:
Manco Cápac, fils du soleil et fondateur de la dynastie inca (détail), huile sur toile de l'école de Cuzco (Pérou, 18e siècle).



le Courrier de l'UNESCO
45e année
Mensuel publié en 37 langues et en braille

«Les gouvernements des États parties à la présente Convention déclarent:
Que, les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix...
...Qu'une paix fondée sur les seuls accords économiques et politiques des gouvernements ne saurait entraîner l'adhésion unanime, durable et sincère des peuples et que, par conséquent, cette paix doit être établie sur le fondement de la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité.
...Pour ces motifs (ils) décident de développer et de multiplier les relations entre leurs peuples en vue de se mieux comprendre et d'acquérir une connaissance plus précise de leurs coutumes respectives...»
EXTRAIT DU PRÉAMBULE DE LA CONVENTION CRÉANT L'UNESCO, LONDRES, LE 16 NOVEMBRE 1945

REDÉCOUVRIR

1492 dont cette année marque le Cinquième centenaire, a amorcé un processus de connaissance mutuelle et d'échange entre tous les peuples de la Terre et annoncé, par divers signes, l'avènement des temps modernes. D'une histoire jusqu'alors fragmentaire, l'humanité est entrée dans l'ère de l'universalité, et la condition humaine est apparue dans son unité par delà ce qui distingue cultures et civilisations. Dès cette date, l'homme, être historique par excellence, s'identifie à jamais avec l'homme essentiel que, depuis l'Antiquité classique, philosophes et penseurs appellent de leurs vœux.

Mythes, pressentiments, impératifs vitaux et scientifiques amenèrent inéluctablement, ce 12 octobre 1492, deux hémisphères à unir leur destin par-dessus la «mer ténébreuse», qui épouvantait les navigateurs, mais dont les cosmographes et les poètes avaient depuis longtemps deviné le secret. Les deux moitiés de la Terre s'étaient rejointes et l'Homme, croisant le regard de l'Autre, a commencé à se connaître vraiment. Cette première rencontre sera suivie de beaucoup d'autres, dont les effets en chaîne conduiront peuples et nations vers une interdépendance croissante, en une évolution qui se poursuit encore aujourd'hui.

Les rencontres se poursuivent, en effet, quotidiennement, entre ceux qui émigrent et ceux qui les accueillent, ceux qui possèdent beaucoup et ceux qui n'ont presque rien, ceux qui empruntent les chemins de la connaissance et ceux qui les ignorent. Nous vivons désormais dans une planète dont le devenir, qu'on le veuille ou non, nous concerne tous. Nous sommes littéralement «embarqués» sur le même navire — la Terre —, et nous devons tenir le cap si nous ne voulons pas sombrer. Aujourd'hui plus que jamais, le monde est un.

D'où la nécessité d'évoquer clairement les grands défis planétaires — d'ordre social, culturel et écologique — que tous les êtres humains, quelle que soit la couleur de leur peau ou leur langue, doivent affronter à l'aube du troisième millénaire.

C'est pourquoi le Cinquième centenaire de la rencontre de deux mondes ne laisse personne indifférent. Les divergences sur la nature de l'événement — découverte, choc, rencontre ou rendez-vous manqué — alimentent une polémique qui n'est pas seulement sémantique, mais traduit le double souci d'une juste évaluation du passé et d'une projection audacieuse vers l'avenir, à partir d'un présent dont la culture américaine — art, littérature, musique — exprime bien la prodigieuses diversité.

C'est précisément au nom de l'avenir que la réflexion sur le passé américain doit d'abord faire ressortir le courage et la dignité de ceux qui ont vécu les événements — tout à tour violents et pacifiques — de ces cinq siècles. Rien ne sert d'en faire le procès rétroactif, de se lamenter sur des temps révolus, sur des faits accomplis, car on ne réécrit pas l'histoire. Il faut l'accepter telle qu'elle est, avec ses zones d'ombre et de lumière, et faire en sorte que se referment au plus vite les blessures qu'ont causé ses épisodes les plus terribles.

Le passé perdure dans les quarante millions d'autochtones qui ont conservé la conscience de leur identité ethnique, culturelle et linguistique. Dans le patrimoine archéologique, dans les emblèmes et les symboles nationaux, les signes et les représentations artistiques, les conceptions architecturales, les arts textiles, les rythmes musicaux, les traditions, les coutumes et les habitudes culinaires variées du continent. Enfin, dans les apports spécifiques de l'amérindianité au sentiment national de chaque peuple de l'Amérique latine, comme à la personnalité américaine, et au patrimoine humain dans son ensemble.

La grandeur et la postérité de l'Amérique indienne ne résident pas dans le repli et l'isolement, mais dans la coexistence fraternelle des peuples américains. Dans une unité garante de diversité. La culture, comme l'amour, ne s'épanouit que dans le partage. L'Amérique métisse, multiple, plurielle, lumineuse, exprime avec éclat la vérité de ce processus de création et de re-création permanente.

Le métissage est perceptible jusque dans les paysages ibéro-américains, dans ces villes — comme Cuzco — où convergent l'art inca, espagnol et républicain, dans cette superposition de styles et d'influences que l'on observe sur la place des Trois Cultures à Mexico, dans le syncrétisme religieux de Chichicastenango, la beauté de l'architecture baroque d'Ouro Preto ou de Chiquitos, la perfection littéraire des œuvres de l'Inca Garcilaso ou de Felipe Guamán Poma de Ayala.

La spécificité américaine résulte du brassage

1492

Par Federico Mayor
Directeur général de l'Unesco

de toutes les nations — autochtones, ibériques, africaines, européennes, arabes et asiatiques — qui ont fait le continent. Elle est issue, à la fois, de ceux qui s'y trouvaient déjà et de ceux qui y sont venus, par hasard, attirés par l'ambition ou l'espoir, ou sous la contrainte, et, enfin, de ceux qui sont nés dans ce Nouveau Monde, enfantés par l'histoire.

Aussi, le métissage américain est-il devenu source d'intégration et d'enrichissement, de convergences créatrices, d'intuitions novatrices sur la condition humaine, d'abnégation généreuse dans la défense d'une foi devenue commune, de rapports interculturels multiformes, traversés d'affrontements, de résistances, d'assimilations, d'apprentissages et d'appropriations. José Vasconcelos n'écrivait-il pas, dans *La race cosmique*, que «la mission de la race ibéro-américaine» n'est autre que de devenir le creuset dans lequel «se fondront toutes les cultures en une seule»?

L'Amérique est bien le creuset annonciateur du seul avenir possible pour le reste du monde — un avenir de convivialité voulue entre des êtres humains venus d'horizons culturels différents, et dont toutes les voix se mêleront, s'interpénètreront, s'entrecroiseront pour tisser la trame, dense, infiniment complexe, de l'existence future de l'humanité.

Humanité multiple, rendue instantanément transparente par le miracle des télécommunications, miracle auquel auront largement contribué les langues communes de l'Amérique ibérique — l'espagnol et le portugais —, si propices aux échanges. D'aucuns ont évoqué le pouvoir «impérial» de la langue, que pressentait Antonio de Nebrija lorsqu'il affirmait devant Isabelle de Castille que sa *Grammaire* castillane permettrait de «conquérir un monde». Mais l'Amérique latine ne subit plus, depuis longtemps, la férule de métropoles qui lui imposent leur syntaxe; elle est le lieu d'une rénovation de la langue, ce réseau communicationnel qui lui ouvre toute grande la scène de l'histoire.

Grâce aux langues véhiculaires ibériques, les pays d'Amérique latine revendiquent et font valoir aujourd'hui entre eux, et face au reste du monde, leur propre patrimoine ethno-linguistique. Ils mêlent leur voix à la polyphonie de la culture contemporaine, notamment dans le domaine de la littérature. «La patrie de l'écrivain est la langue» soutenait Francisco Ayala dans *L'Écrivain de langue espagnole*. Et seule une langue commune peut aider efficacement à édifier une «grande patrie», en même temps qu'à relever les défis de la modernité.

«L'éducation est le fondement de la liberté» écrivait Bolivar, qui rêvait d'une Amérique latine unie. Un rêve qui ne pourra devenir réalité sans le fil conducteur de la langue et de l'esprit, sans le respect et la mise en valeur des cultures originelles. Un grand rêve compromis par plus de cent cinquante ans de divisions, et qui renaît aujourd'hui dans la volonté politique de réaliser l'unité continentale. L'institution d'aires de libre échange et de marchés communs régionaux, d'une part, la coopération dans les domaines de l'éducation et de la science, de l'autre, amorcent un processus qui a trouvé son expression politique lors du premier sommet ibéro-américain, qui s'est tenu à Guadalajara, au Mexique, les 18 et 19 juillet 1991.

A cette occasion, les chefs d'Etat des pays de la région, de l'Espagne et du Portugal ont lancé un processus d'intégration économique, éducative et scientifique qui doit être suivi, dans le domaine culturel, de mesures visant notamment à assurer la libre circulation des biens et des services — et ce, tout en situant les problèmes de l'Amérique latine dans le contexte planétaire et en agissant sur les nombreux problèmes mondiaux, d'environnement notamment, qui se prêtent à des solutions nationales.

Il s'agit, sur tous ces plans, de faire œuvre de courage et d'imagination, pour corriger les inégalités existantes. Si l'on peut parler à ce propos d'une véritable dette morale contractée par les pays les plus avancés à l'égard de l'Amérique latine, il faut aussi insister sur la «dette sociale interne» des pays où les disparités économiques et sociales condamnent de vastes secteurs de la population à des situations d'extrême pauvreté. Il faut faire œuvre de courage et d'imagination pour créer de «nouveaux modèles» susceptibles d'ouvrir, au-delà des amertumes du passé et des disparités du présent, des horizons futurs d'espérance.

Cette tâche commune concerne, à travers l'Amérique latine, l'humanité entière. C'est la meilleure façon de commémorer 1492 — l'anniversaire d'une rencontre qui n'est pas seulement celle de deux mondes, mais aussi celle de l'homme contemporain avec son destin universel, c'est-à-dire avec lui-même. ❑



Portrait d'un continent

PAR MIGUEL LEÓN-PORTILLA

«NUS tels que leur mère les a enfantés... Des hommes très bien faits, très beaux de corps et très avenants de visage, les cheveux presque aussi épais que le crin des chevaux et courts..., des hommes ni noirs, ni blancs» notait Christophe Colomb dans son *Journal de bord*, lors de son premier voyage, à propos des indigènes qui vinrent à sa rencontre dans l'île de Guanahani, qu'il baptisa «San Salvador». Persuadé d'être tout près des Indes, il les appela tout simplement les «Indiens».

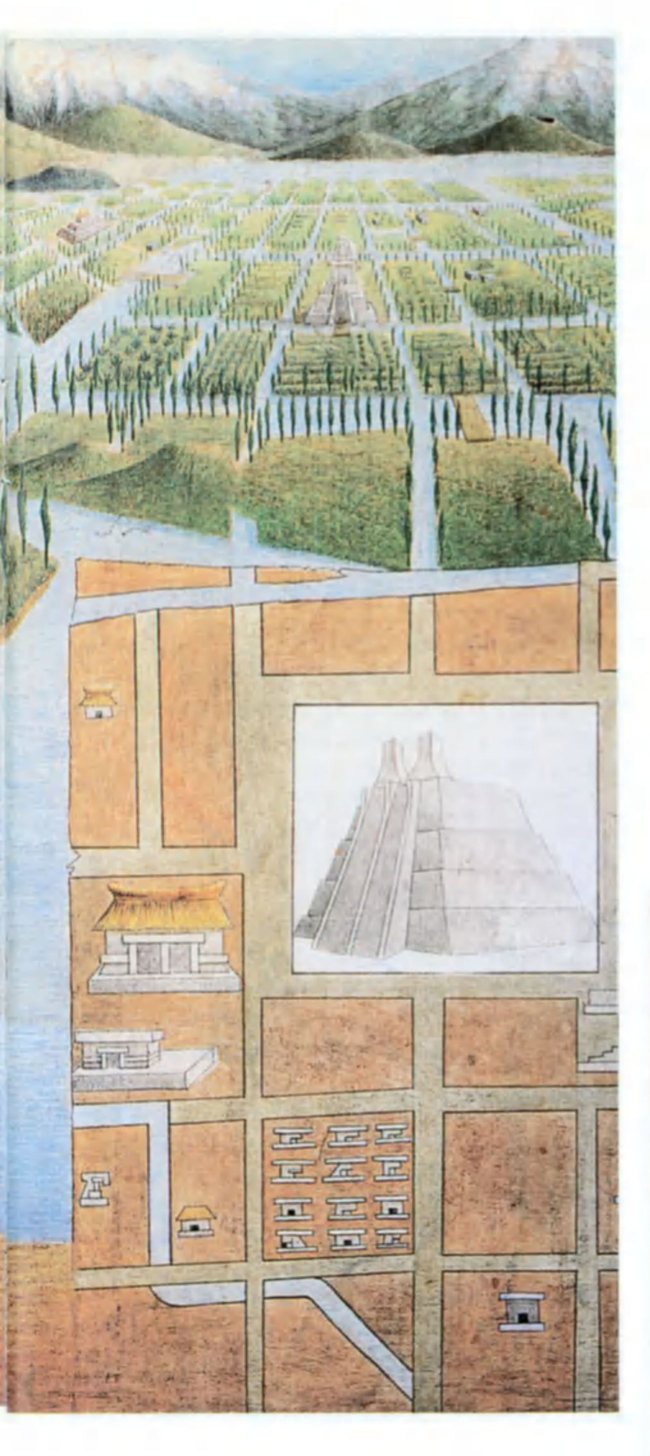
Les habitants de ces îles et d'autres îles voisines beaucoup plus grandes — Haïti, Cuba, la Jamaïque, et Porto Rico — étaient des Arawaks. Les petites Antilles, en revanche, étaient peuplées de Caraïbes. Ces «Indiens», et leurs semblables dans les régions de Paria au Venezuela et de Darién au Panama, pratiquaient la

avec une ville maya en Mésoamérique, région englobant une partie du Mexique et l'ensemble de l'Amérique centrale.

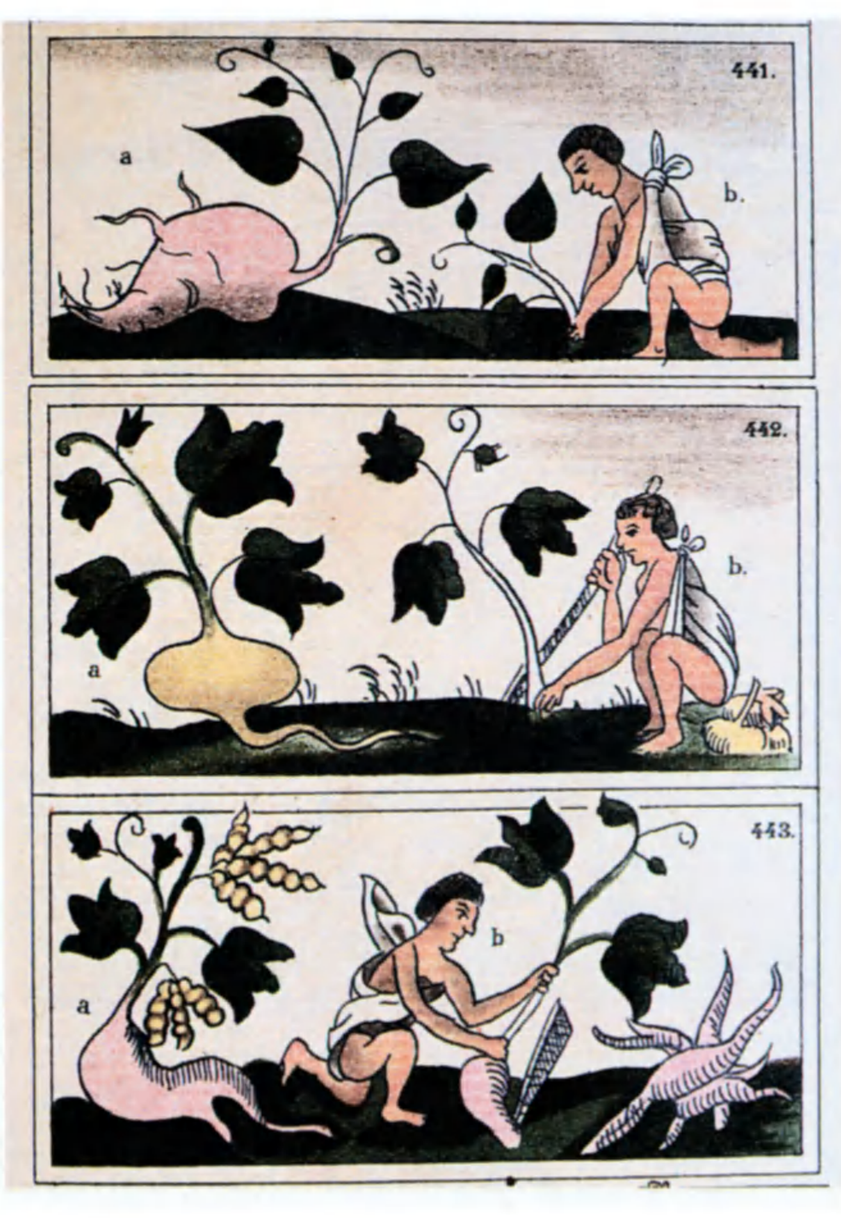
Cemanahuac, les terres du milieu des eaux

La Mésoamérique, ou Cemanáhuac, était le berceau d'une civilisation qui s'enorgueillissait depuis des millénaires de grandes villes dotées de palais, de temples et de monuments, de peintures et d'inscriptions, d'écoles où l'on écrivait sur de l'écorce de ficus ou de la peau traitée à la façon du parchemin. Outre les grandes cités, cette aire de plus de deux millions de kilomètres carrés avait donné naissance à plusieurs Etats, véritables empires avec leurs centres de pouvoir politique, économique et religieux.

En 1492, les Mexicas ou les Aztèques, héritiers des Toltèques, gouvernaient la région depuis leur capitale, Mexico-Tenochtitlán, qui était déjà à l'époque une des plus grandes villes du monde. De l'Atlantique au Pacifique, du bassin du Pánuco au Guatemala, s'étendait le règne de Ahuítzotl, prédécesseur de Moctezuma. Un réseau de routes commerciales reliait les hauts plateaux du centre aux territoires mayas, desservant jusqu'aux régions les plus



Ci-contre, fresque du musée de la Ville, à Mexico, représentant des *chinampas*, jardins créés par les Aztèques sur des radeaux flottants, avec de la terre et de la boue remontées du fond des lacs. Ce type d'agriculture préhispanique est toujours pratiqué au Mexique.
Ci-dessous, la culture des tubercules, codex de Florence.



chasse, la cueillette et l'agriculture, vivaient dans des cases en terre battue coiffées de branchages et regroupées en petits villages. Bientôt on apprit qu'ils formaient des «tribus», et obéissaient à un ou plusieurs chefs.

D'autres surprises attendaient les Européens dans leur exploration de ce continent inattendu. Colomb lui-même entendit parler, au cours de son troisième voyage, de marchands mayas qui longeaient sur des embarcations les côtes du Honduras. Plus impressionnant encore fut le spectacle qui s'offrit au yeux des naufragés qui abordèrent le Yucatán en 1511, ou celui qu'il fut donné de contempler au navigateur Juan de Grijalva en 1518, lorsqu'il atteignit ces côtes à son tour. Il vit, entre autres merveilles, «une grande ville au moins égale à Séville, avec ses maisons de pierre, ses tours et sa grande place...» Ainsi s'établirent les premiers contacts



L'art des plumassiers, illustration de la *Historia general de las cosas de Nueva España* (Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne, dite aussi codex de Florence), manuscrit sur papier composé vers 1579 sous la direction du franciscain Bernardino de Sahagún.

reculées du nord, dans ce qui est aujourd'hui le sud-ouest des Etats-Unis.

L'empire aztèque, où l'on parlait différentes langues — náhuatl, otomí, huaxtèque, tlapanèque, totonaque, mixtèque, zapotèque — étendait sa puissance et sa culture sur une grande partie du continent. Remarquables agriculteurs, les Mésoaméricains pratiquaient la culture du maïs depuis plus de sept millénaires et l'avaient acclimatée dans presque toutes leurs régions. Mais on ne leur doit pas que le maïs. De Mésoamérique et des Caraïbes, vinrent aussi le cacao, la cacahuète, le manioc, la tomate, le piment, le tabac, plusieurs variétés de cucurbitacées, le haricot et le coton, des fruits comme la pastèque et la papaye, l'avocat, la goyave, la mammea (abricotier de Saint-Domingue), l'anone, la chayotte et le nopal, sans compter diverses plantes médicinales. Parmi les animaux domestiques, outre une espèce de chiens sans poils, on y élevait la dinde, qui, avec le *cuetlaxóchitl*, le poinsettia, participe désormais des repas de fête de fin d'année dans le monde entier.

Plus au nord, d'autres groupes habitaient les montagnes, les grandes plaines et les bords des fleuves, les rivages lacustres et les côtes des deux océans. Moins nombreux, ces «Indiens»-là ont su s'adapter à toute sorte de climats, des grands froids septentrionaux de ce qui allait devenir les Etats-Unis, le Canada et l'Alaska, jusqu'aux déserts torrides de la Californie, de l'Arizona et de la Sonora. Esquimaux, Inuits, Athapascans, Iroquois, Algonquins, Sioux, Navajos et autres Papagos sont aujourd'hui les descendants de ces peuples, qui eurent, dès la fin du 15e siècle, à faire face à la pénétration des Espagnols, puis des Anglais, des Français et des Hollandais.

L'Amérique du Sud était aussi densément peuplée que celle du Nord: y vivaient notamment des tribus groupées en petits villages dans les forêts immenses des bassins de l'Orénoque, de l'Amazone et du Paraná. Par ailleurs, sur les contreforts des Andes et le long des côtes du Pacifique, s'était développée une civilisation aussi brillante que celle des Aztèques, et également millénaire, celle des Incas.

Le Tawantinsuyo, pays ouvert aux quatre vents

A partir de 1493, c'est Huayna Cápac qui règne sur l'empire des Incas. Connu sous le nom de Tawantinsuyo, le «pays des quatre vents», celui-ci s'étendait du sud de l'actuelle Colombie au nord de l'Argentine et du Chili, et englobait une bonne partie de l'Equateur, du Pérou et de la Bolivie. Sur cet immense domaine, se succédaient villes et villages, temples et palais, monuments innombrables. A près de quatre mille mètres d'altitude, la ville de Cuzco était le siège resplendissant de la puissance inca.

Par les chemins qui sillonnaient l'empire, des territoires des Chibchas de l'actuelle Colombie à ceux des Araucans au Chili, les Incas se livraient à de nombreux échanges. Dans les régions andines, on avait réussi à domestiquer divers camélidés: vigognes, lamas et alpacas, qui servaient de bêtes de somme et fournissaient de la laine. Ils transportaient, entre autres cargaisons, la pomme de terre, l'inestimable don de ces peuples au reste de l'humanité. D'autres produits cultivés dans la région connaîtraient plus tard une grande fortune: la quinine, un antipyrétique, et la coca, un arbuste dont la feuille mâchée est un puissant tonique. On en tirera de la cocaïne, un antalgique dont les trafiquants de drogue, contrairement aux Incas, feront un odieux commerce.

Le monde andin possédait d'extraordinaires orfèvres, qui avaient su créer des alliages uniques, comme la «tumbaga» à base d'argent, d'or et de cuivre. Les objets d'art somptuaire et sacré qu'ils produisirent au long des siècles suscitèrent l'émerveillement et la convoitise des Européens. Largement diffusées, les techniques métallurgiques andines s'étaient répandues en Amérique

MIGUEL LEÓN-PORTILLA
est ambassadeur, délégué permanent du Mexique auprès de l'Unesco. Professeur émérite de l'Université nationale autonome à Mexico, il est l'auteur de nombreuses publications, traduites en plusieurs langues, sur les cultures précolombiennes du Mexique.

centrale et au Mexique. Quand Cortés fit parvenir à Charles Quint un «sol fait d'or et d'une lune d'argent», certains, dont le grand peintre Albrecht Dürer, s'exclamèrent qu'ils n'avaient jamais rien contemplé de plus admirable.

PÉRENNITÉ DES CIVILISATIONS AMÉRINDIENNES

Les Aztèques, les Mayas, les Zapotèques et autres Mésoaméricains, ainsi que les Incas et Aymaras des régions andines, étaient des peuples raffinés, dont les cultures rayonnaient sur la majeure partie du continent. Ils avaient certains traits communs. Ils étaient tous profondément religieux. Ils partageaient un même amour de la terre, symbole maternel, et vénéraient le soleil, source de vie, figure paternelle diffusant chaleur et lumière. Ils respectaient les anciens en qui ils voyaient les dépositaires d'un savoir immémorial. Leur existence baignait dans l'extraordinaire et le merveilleux, ce dont témoignent leurs mythes, leurs récits, leurs fêtes, leurs musiques et leurs chants. Ils s'efforçaient de vivre en communion avec la nature, avec toutes ses créatures — les plantes et les animaux, les montagnes et les fleuves, les lacs et les mers.

On ne sait pas au juste quel était leur nombre en 1492, lors de la rencontre des deux mondes. Certains avancent le chiffre de cent millions d'autochtones — d'autres le réduisent considérablement. Ce qui est certain, c'est que le choc des civilisations et la contagion de maladies jusqu'alors inconnues ont décimé les Amérindiens. Mais ils sont loin d'avoir disparu et leurs descendants se battent vigoureusement aujourd'hui pour préserver leur culture et leur langue. Ils sont quarante millions qui, à cinq cents ans de distance, nous donnent une admirable leçon de ténacité, de courage et de créativité. ❐

Peintres et coloristes aztèques, fresque contemporaine du musée de la Ville, Mexico.



La préparation du chocolat, codex Tudela (1553).

Nous, peuples d'Amérique...

Pour marquer le Cinquième centenaire de la rencontre de deux mondes, l'UNESCO a organisé plusieurs réunions à l'intention des représentants des peuples autochtones d'Amérique. C'est à San Cristóbal de Las Casas (dans l'Etat de Chiapas, au Mexique), où subsiste le souvenir de frère Bartolomé, que ceux-ci ont adopté, en juin 1991, la déclaration suivante:

«Pleinement conscients de partager un même destin, nous savons que l'avenir de nos peuples dépend de notre capacité à créer une Amérique solidaire. Et que l'Amérique dont nous rêvons est indienne et le restera, car les peuples de ses origines sont au cœur de son identité.

«Nous sommes les héritiers de civilisations qui se sont épanouies sur les hauts plateaux et sous les tropiques, et dont les apports n'ont cessé d'enrichir la culture de notre continent.

«Nous affirmons la persistance et la vitalité de l'identité indigène, comme en témoigne sa prise en compte croissante dans l'élaboration des projets nationaux... Nous invitons les dirigeants de nos pays à prêter attention aux multiples revendications de dignité, de justice et de solidarité que leur adressent leurs peuples à travers le continent.»

Les présidents et chefs d'Etat de tous les pays ibéro-américains, réunis au sommet à Guadalajara, au Mexique, au cours du même mois, ont déclaré, comme en écho:

«Nous reconnaissons l'immense contribution des peuples autochtones au développement et à la pluralité de nos sociétés, et nous réitérons notre engagement d'assurer leur bien-être économique et social, et réaffirmons l'obligation qui est la nôtre de respecter leurs droits et leur identité culturelle.»

Genèse d'une découverte



Ci-dessus, masque en or, art de Tiahuanaco (Bolivie, 200 av. J.-C. - 1200 ap. J.-C.). A droite, plan de la ville de Mexico, attribué à Hernán Cortés et accompagnant sa seconde lettre à Charles Quint. Gravure du 16e siècle.

PROPHÉTIES ET PRESSENTIMENTS

PAR FERNANDO AINSA



En touchant les terres inconnues du Nouveau Monde, Christophe Colomb donne réalité aux mythes et aux rêves de l'Ancien.

QUE Christophe Colomb ait rencontré fortuitement le continent américain en faisant voile vers Cipango et Cathay a fait naître nombre de spéculations. Non pas tant en raison du caractère imprévu de cette découverte, fruit d'une entreprise elle-même aventureuse, mais parce que Colomb a mis de nombreuses années à s'apercevoir qu'il venait en fait de découvrir un nouveau monde.

Rien dans sa formation maritime, ni dans les connaissances cartographiques et cosmographiques de l'époque, ne pouvait permettre à Colomb d'imaginer que l'océan Atlantique cachait un continent s'étendant des régions boréales aux terres australes. Rien ne préparait les Européens, en l'occurrence les Espagnols, à une telle nouveauté — comme le reconnaît Francisco López de Gómara dans son *Histoire générale des Indes* (1516): «La plus grande chose depuis la création du monde, fors l'incarnation et la mort de son Créateur, c'est la découverte des Indes: c'est pourquoi on les appelle le Nouveau Monde (...) Un monde que l'on dit nouveau aussi parce qu'il est si différent en toutes choses du nôtre.»

UN VIVIER D'IMAGES

Pour expliquer toutes ces choses si différentes, découvreurs, chroniqueurs et historiens se sont tournés d'emblée vers des notions scientifiques et mythiques appartenant au passé de l'Occident.

Ce qu'ils découvraient dans le Nouveau Monde leur semblait relever des plus lointaines

réminiscences de l'humanité: l'Eden de la Genèse, l'âge d'or de la mythologie antique, les tribus perdues d'Israël, la bucolique Arcadie de l'ère classique revue par la Renaissance, le pays de cocagne et les variantes médiévales du paradis terrestre — contrées fabuleuses peuplées d'animaux et d'êtres fantastiques, de géants, de monstres acéphales, d'amazones... Dans le Nouveau Monde, l'Ancien retrouvait ses mythes fondateurs, les temps bienheureux dont il conservait la nostalgie. En fait, loin de découvrir du nouveau, il entreprenait, par l'ouest, un retour à ses propres origines orientales.

Pendant les années qui ont suivi le choc de la découverte, les chroniqueurs et les compagnons des conquistadors se sont employés à vérifier l'existence de ces mythes à travers leurs avatars américains. «Les Espagnols, écrit Claude Lévi-Strauss, ne sont pas tant allés acquérir des connaissances nouvelles que vérifier d'anciennes légendes: les prophéties de l'Ancien Testament, les mythes gréco-latins comme l'Atlantide et les Amazones... les légendes médiévales comme le royaume du Prêtre Jean... et la Fontaine de Jouvence.»

Mieux encore: en s'intégrant à l'imaginaire de l'Occident, l'Amérique allait devenir un «nouveau vivier d'images», pour reprendre l'heureuse métaphore du poète cubain José Lezama Lima.

Indien de l'Orénoque, gravure de Rodriguez (1799).



L'imagination aidant, s'amorce en Amérique un véritable processus d'association, de reconnaissance et de différenciation qui permet aux chroniqueurs de l'époque de transposer le roman de chevalerie dans le paysage américain, tout en renvoyant pour sa faune et sa flore aux vieux bestiaires, fabliers et herbiers merveilleux du Moyen Age. Grâce à l'imagination, on peut faire des rapprochements entre ce que l'on connaît et ce que l'on n'a encore jamais vu. «Innombrables et éternelles sont les Amériques de l'imaginaire» observe Arturo Uslar Pietri à propos du mythe de l'Eldorado.

C'est ainsi qu'en découvrant avec Hernán Cortés la blanche capitale de l'empire aztèque sur le lac enchanteur de Tenochtitlán, Bernal Díaz del Castillo croit «voir les merveilles d'Amadis de Gaule», tandis que Gonzalo Fernández de Oviedo affirme que les Antilles où a débarqué Colomb sont les îles Hespérides que l'Antiquité classique place au bord occidental de la Terre, à quarante jours de navigation des îles Gorgones (identifiées aux îles du Cap-Vert), le sanctuaire de l'âge d'or des origines de l'humanité.

S'il y a eu transposition des cosmogonies européennes sur les terres américaines, ce n'est pas seulement parce qu'il fallait expliquer au plus vite les nouveautés auxquelles on y était confronté, mais aussi à cause de la charge symbolique des prophéties et des pressentiments qui ont poussé l'Occident à tourner ses regards vers les espaces inconnus qui s'étendaient de l'autre côté des colonnes d'Hercule, le *non plus ultra* de l'empire romain que bornait le détroit de Gibraltar.

Autres peuples, autres mondes

En effet, des indices de l'existence d'une «quatrième partie du monde», s'ajoutant aux trois régions connues depuis l'Antiquité (l'Europe, l'Asie et l'Afrique), sont décelables près de deux mille ans avant la découverte de l'Amérique — dans l'Egypte pharaonique, qui situait le séjour de l'au-delà au pays du soleil couchant, comme dans les légendes et les récits de voyage des chroniqueurs, navigateurs et poètes du Moyen Age, ou les spéculations des cartographes et des astronomes. Colomb lui-même les reprendra dans son Livre des prophéties, daté de 1501, et où il pense avoir découvert cette fameuse quatrième partie du monde, le lieu du Paradis terrestre tant cherché par les premiers pères de l'Eglise.

Un des premiers textes à faire allusion à des terres peuplées d'êtres «différents» est le *Phédon* de Platon: «Je suis convaincu, affirme l'auteur de *La République*, que le monde est très vaste et que nous n'en occupons qu'une petite partie. Nul doute qu'il y a, à la surface de la Terre, bien d'autres peuples dans des contrées



Le royaume mythique du Prêtre Jean, que les géographes de la Renaissance assimilaient à l'Ethiopie. Détail d'une carte de la Méditerranée (1563).

FERNANDO AINSA,
écrivain uruguayen, est l'auteur de nombreux essais et romans, dont *Identidad cultural de Iberoamérica en su narrativa* (1986, L'Identité culturelle de l'Amérique latine dans son écriture), *Necesidad de la utopía* (1990, Nécessité de l'utopie) et *Historia, utopía y ficción de la ciudad de los Césares* (1992, La République des Césars, histoire, utopie et fiction). Il est actuellement responsable de la Collection des œuvres représentatives de l'UNESCO.

semblables aux nôtres.» Et dans les dialogues de *Timée* et *Critias*, il parle d'une île «plus grande que la Libye et l'Asie réunies» (l'Atlantide), qui se trouve au-delà de la Méditerranée et dont on a conservé la trace depuis les temps de Solon. Là vivait un peuple puissant qui n'avait de cesse que d'étendre son empire, jusqu'à ce qu'il fût vaincu par Athènes. Bien des années après cette défaite, l'île de l'Atlantide disparut, subitement engloutie par la mer. C'est pourquoi, précise Platon, l'océan demeure impénétrable et inexploré, les limons laissés à faible profondeur par l'île engloutie y interdisant la navigation. Ce vieux mythe oublié resurgira au 16e siècle avec la découverte du Nouveau Monde, quand Pedro Sarmiento de Gamboa, dans son *Histoire des Incas*, invoquera force arguments pour affirmer que l'empire du Pérou n'était autre que la civilisation de l'Atlantide, qui avait survécu dans les hauteurs andines grâce à quelque cataclysme sismique demeuré ignoré jusqu'à la découverte de l'Amérique.

D'autres pressentiments de l'existence du continent américain se veulent historiques, quand ils relèvent surtout de la mythologie. Le poète grec Hésiode conte ainsi, dans *Les Travaux et les jours*, qu'une «race divine de héros que l'on nomme demi-dieux a été établie par Zeus aux confins de la Terre où ils habitent le cœur libre et sans souci» dans des îles où «le sol fécond porte trois fois l'an une florissante et douce récolte». D'autres textes classiques évoquent ces îles au climat idéal, véritables archétypes du paradis: ce sont les îles Fortunées, les Hespérides où poussent les «pommes d'or» de la légende et de la poésie. Parfois, ce sont des îles immenses, aux dimensions d'un continent: le Brésil ou Antilia.

Dans ses *Épodes*, le poète Horace propose aux vrais patriotes de quitter Rome, en proie aux querelles intestines et aux guerres civiles. Si l'âge d'or est révolu dans un empire romain promis à l'âge de fer, alors la nouvelle patrie doit être édifiée en d'autre lieux, là où persiste l'innocence première. Les terres réservées par le Créateur, depuis l'origine du monde, au «peuple pieux» dont parle Horace, ne peuvent être que celles du continent américain, diront plus tard essayistes et philosophes.

LA PROPHÉTIE S'ACCOMPLIT

La tradition gréco-latine attribue aux Phéniciens les premières explorations de l'Atlantique, à partir du comptoir qu'ils avaient fondé à Gadès (aujourd'hui Cadix). Dans sa Bibliothèque historique, où s'entremêlent affabulations et authentiques récits de voyage, Diodore de Sicile parle des Phéniciens comme des découvreurs d'un monde «dont on dirait qu'il est plutôt la demeure des dieux que des hommes».

L'historiographie arabe fait également allusion à cette présence phénicienne dans l'Atlantique. Le géographe El Idrissi parle ainsi de six grandes statues érigées par les marchands de Sidon et Gadès en des points stratégiques des archipels des Açores et des Canaries. Toutes pointent vers une destination inconnue à l'ouest en y invitant à de nouvelles explorations.

Ces légendes prophétiques sont reprises à propos de Carthage, l'héritière de la civilisation phénicienne. La plus extraordinaire raconte que les Carthaginois avaient prévu, en cas de guerre, d'évacuer la population de la cité punique vers une île de l'océan, où — selon Diodore de Sicile – elle trouverait asile si Carthage essuyait une défaite.

Le *Mirabilis Auscultationes*, le livre des merveilles attribué à Aristote, relate un prodigieux voyage de marchands vers les terres du couchant: «Il est dit que dans la mer qui s'étend au-delà des colonnes d'Hercule, les Carthaginois découvrirent une île, aujourd'hui déserte, où les forêts autant que les rivières navigables abondent, et qui est embellie par toute sorte de fruits, et que plusieurs jours de navigation séparent du continent.» On retrouve, ce qui est significatif, des descriptions analogues dans maintes chroniques et relations de la découverte du Nouveau Monde. Gonzalo Fernández Oviedo, par exemple, parle de ces marchands qui au fil de leurs périples trouvèrent une très riche et «grande île jamais vue auparavant et que personne n'habitait».

Montaigne évoque aussi la terre légendaire trouvée jadis par les Carthaginois dans son essai *Des cannibales*, où il conte de façon allégorique que des navigateurs carthaginois, qui s'étaient aventurés au-delà du détroit de Gibraltar, avaient rencontré une grande île fertile, couverte de forêts et arrosée par de grandes et profondes rivières, loin de la terre ferme. Ils avaient émigré en cet endroit, avec femmes et enfants, séduits par la richesse et la fertilité des terres, et

s'étaient habitués à leur nouvelle vie au point d'en oublier leurs origines européennes, ce qui leur avait rendu le bonheur.

Mais aucun texte n'est plus prémonitoire de la découverte de l'Amérique que la fin de l'acte II de la *Médée* de Sénèque, où le chœur annonce que «dans un certain nombre d'années, un temps viendra où l'océan ouvrira les barrières du monde et où l'on découvrira une terre immense: Thétis révèlera un nouveau monde et Thulé ne sera plus alors la dernière des terres».

Ecrit au premier siècle de notre ère, le texte de Sénèque, bien que purement littéraire, confortera les thèses des cosmographes, des cartographes et des navigateurs du bas Moyen Age et de la Renaissance. Ainsi, Strabon et les savants du 15e siècle, dont le Florentin Toscanelli et l'Allemand Benhaim, affirment avoir tenu compte des vaticinations du chœur de Médée dans l'élaboration de leurs projets géographiques de navigation vers le ponant.

La prophétie poétique de Sénèque devait avoir d'importantes conséquences politiques. En effet, si Colomb mourut presque oublié, sa notoriété réduite au souvenir d'un navigateur qui était tombé par hasard sur un monde nouveau en faisant route vers l'ouest, c'est grâce au pressentiment de Sénèque qu'il put recouvrer le mérite de sa découverte. Son fils, Hernando, écrira en effet dans la marge de son exemplaire de *Médée*: «Cette prophétie fut accomplie par mon père, l'amiral Christophe Colomb en l'an 1492.»

Plus tard, des historiens tels que Francisco López de Gómara, Gonzalo Fernández de Oviedo, Bartolomé de las Casas et Hernando Colomb lui-même ont cherché parmi les Anciens les auteurs dont les pressentiments littéraires ou vaguement scientifiques préfiguraient l'existence d'une «quatrième partie du monde». Tout devait tendre à prouver que Colomb avait bien eu ce «pressentiment» de l'Amérique. Aristote, Strabon, Pline, Solin, Marco Polo, Averroës, John de Mandeville, Isidore de Séville — des auteurs que le découvreur de l'Amérique avait lui-même pris soin de citer dans son *Livre des prophéties* en 1501.

Ces prophéties et ces pressentiments ont tant et si bien hanté l'imaginaire européen que l'on est en droit de se demander, avec l'essayiste mexicain Alfonso Reyes, si l'Amérique ne fut pas «une région désirée avant d'être trouvée», car «déjà recherchée dans toutes les directions, elle est d'abord un pressentiment à la fois scientifique et poétique avant de devenir un fait vérifié». La découverte de l'Amérique ne serait donc pas le fruit du hasard. Tant de mythes et de légendes ont accompagné Colomb dans son voyage vers l'ouest, qu'elle ne peut être que le résultat d'une sorte de fatalité historique, dont Colomb aurait simplement permis la cristallisation. «L'Europe découvre l'Amérique parce qu'elle en a besoin» a ainsi pu écrire le philosophe Leopoldo Zea. ❐

UNE NOUVELLE IMAGE DU MONDE

PAR WILCOMB E. WASHBURN



La cartographie de l'époque des grandes découvertes témoigne de l'évolution décisive, survenue en quelques années, dans la perception globale de la planète.



A gauche, mappemonde du 12e-13e siècle avec, au haut, Adam et Eve au Paradis. A droite, carte du monde du premier atlas universel, le *Theatrum orbis terrarum* du cosmographe flamand Ortelius (1570).

Un simple regard sur les deux cartes ci-contre révèle les changements remarquables survenus dans la représentation cartographique de la surface de la Terre pendant ce qu'on a appelé «l'âge des grandes découvertes». Ces deux cartes sont de source européenne et peuvent donc être qualifiées d'«eurocentriques». Mais elles sont l'expression de deux conceptions du monde diamétralement opposées, l'une reflétant la pensée médiévale, l'autre celle de la Renaissance.

La première est le fruit d'une Europe ayant épousé les idéaux de la chrétienté, une vision intérieure de la nature corrompue de l'homme. La carte de la Renaissance est l'œuvre d'une

Europe grisée par la possibilité d'échanger ce sombre destin contre un avenir prometteur s'inscrivant moins dans le temps que dans l'espace, et contrôlé par l'homme plutôt que par Dieu.

Il est vrai que les Européens qui cherchèrent, comme Christophe Colomb, à s'enfoncer dans l'inconnu se réclamèrent souvent d'un idéal chrétien. Mais il y eut inévitablement mélange de motifs pieux et profanes. Christophe Colomb n'oublia jamais que son prénom signifiait «qui porte le Christ»; mais la fortune qu'il espérait retirer (pour ses souverains et pour lui-même) de sa grande entreprise devait être largement fondée sur le commerce.

Dans la partie orientale des cartes médiévales de type T-O — ainsi désignées d'après leur forme générale, évoquant un T inscrit dans un O — se trouvait situé le Paradis chrétien. Les masses continentales stylisées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe étaient groupées autour du centre de la carte, où était placée Jérusalem. La Méditerranée séparait l'Europe de l'Afrique, et une bordure d'eau — un océan circumjacent — entourait les trois continents qui constituaient l'*oikoumenê* ou *orbis terrarum*, c'est-à-dire le monde habité tel qu'il était connu des Européens.

Bien que quelques personnalités ecclésiastiques et beaucoup de gens du commun aient cru la Terre aussi plate qu'elle semble être, sa sphéricité était largement admise chez les gens instruits. La forme circulaire des cartes de type T-O peut représenter aussi bien un globe qu'un disque plat, et on peut très bien imaginer que l'étroite bordure océanique encerclant l'*oikoumenê* s'étend sur la face cachée du globe.

Une voie maritime vers l'Asie

L'hypothèse ayant conduit Colomb à affirmer que l'on pouvait gagner l'est en naviguant vers l'ouest était naturellement fondée sur la sphéricité de la Terre. Pour qu'un tel voyage parût réalisable, il fallait supposer que la distance séparant les côtes occidentales de l'Europe des rives orientales de l'Asie était en fait relativement courte. Des auteurs classiques tels que Sénèque avaient prévu que l'Atlantique serait un jour traversé et que Thulé (l'Islande) cesserait de marquer les confins du monde européen. L'érudit florentin du 15e siècle, Paolo Toscanelli, encourageait le roi Jean II du Portugal aussi bien que Colomb à tenter la traversée de l'Atlantique pour aller en Asie, parce qu'il croyait que cela pourrait ne prendre que quelques jours. Convaincu par ses arguments et par d'autres «preuves», Colomb allait pendant des années chercher à faire endosser son projet par une succession de monarques européens sceptiques.





Première carte marine portugaise signée (Jorge Aguiar) et datée (1492).

Pour combattre l'objection selon laquelle il avait probablement sous-estimé la distance à parcourir pour rejoindre l'Asie par l'ouest, Colomb faisait valoir qu'il aurait la possibilité de ravitailler son navire dans des îles connues au large de l'Europe, par exemple les Canaries, ou des îles dont on présumait l'existence comme Antilia, ou même des îles connues mais non encore visitées par les Européens comme Cipango (le Japon) — sans compter la myriade d'îles signalées par Marco Polo dans l'océan au sud et à l'est de l'Inde. Quelques-unes d'entre elles, qu'il est permis de situer en Indonésie ou en d'autres régions des océans Pacifique ou Indien, auraient été peuplées, selon Polo, par des indigènes nus. Ayant constaté la chose en Amérique, Christophe Colomb en conclut légitimement qu'il se trouvait dans les eaux de l'Asie.

C'est au terme de son troisième voyage qu'il déclara avoir découvert en Amérique du Sud un «nouveau» ou un «autre» monde. Ses convictions chrétiennes le conduisirent aussi à se demander s'il n'y avait pas trouvé le siège du Paradis terrestre — le jardin de l'Eden — et à prétendre qu'au lieu d'être parfaitement rond, comme une boule, le globe terrestre présentait une légère protubérance — qu'il comparait au téton d'une femme — de nature à rapprocher le Paradis du Ciel, en accord avec les récits de voyage tout imprégnés de théologie de l'époque.

A TERRES NOUVELLES, PROJECTIONS NOUVELLES

Un érudit français, l'abbé Raynal, a écrit dans son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (1770) que nul événement n'a eu autant d'intérêt pour l'humanité en général, et pour les habitants de l'Europe en particulier, que la découverte du Nouveau Monde et la liaison avec l'Inde par le cap de Bonne-Espérance.

L'aboutissement cartographique de ces deux événements est illustré par la manière dont l'étroite bande marine entourant l'*orbis terrarum* des cartes du Moyen Age explose, obligeant les cartographes à tout redessiner; ces derniers doivent alors adopter des projections nouvelles et de nouveaux tracés continentaux mettant en relief l'existence de ce qu'on appelait

de plus en plus couramment un «Nouveau Monde», distinct et séparé de l'Ancien auquel on réduisait l'*oikoumenê* au Moyen Age. De nombreux mythes furent rejetés, parmi lesquels la croyance moyenâgeuse en une zone torride équatoriale impossible à traverser.

La carte qui marque le mieux la transition entre le passé médiéval et l'avenir annoncé par la Renaissance est la grande carte murale dessinée par Fra Mauro à Venise en 1459, actuellement conservée à la bibliothèque nationale Marciana de cette ville. De copieuses légendes y sont porteuses d'informations et de spéculations sur les régions extérieures de l'*orbis terrarum*. On y note l'absence de fermeture de l'océan Indien, trait caractéristique des mappemondes accompagnant les éditions de la fin du 15e siècle de la *Géographie*, composée au premier siècle de notre ère par le savant grec Ptolémée. Déjà connu des Arabes, ce texte fut traduit du grec en latin en 1406. Des reproductions manuscrites et plus tard imprimées ne tardèrent pas à circuler à travers l'Europe.

Le texte de Ptolémée, tel qu'il est parvenu jusqu'à nous par diverses sources, laisserait entendre que l'océan Indien était une mer fermée; mais on peut tout aussi bien soutenir le contraire. Il est significatif que les cartes arabes de l'époque, par exemple celle d'El Idrissi au 12e siècle, et la carte de Fra Mauro datée de 1459, toutes deux compilées bien avant que Dias ait doublé le cap de Bonne-Espérance, supposent pareillement un océan Indien ouvert — ouvert donc aux voyageurs d'Europe voulant atteindre l'Orient.

Lorsque Bartolomeu Dias revint à Lisbonne après avoir contourné le cap de Bonne-Espérance au cours de son voyage de 1487-1488, Christophe Colomb nourrissait encore l'espoir de convertir le roi Jean II à son projet et il se serait trouvé auprès de lui lorsque Dias lui fit part de sa découverte que la route de l'Inde était ouverte dans cette direction. Dès lors, Colomb perdait l'espoir d'obtenir le soutien du Portugal à son projet de liaison par l'ouest. Il lui faudrait s'adresser à un autre monarque.

Le résultat concret du voyage de Bartolomeu Dias, qui vient couronner l'incessant va-et-vient de vaisseaux portugais de plus en plus au sud sur la côte africaine, peut être notamment apprécié sur la carte de Henricus Martellus Germanus, un Allemand travaillant à Florence. Cette carte, qui date d'environ 1489, traduit pour la partie africaine l'expérience réellement acquise par les navigateurs portugais. Plus à l'est, elle reflète l'idée qu'on pouvait se faire de l'Asie d'après les atlas ptoléméens du 15e siècle. La longue avancée de la Chersonèse d'Or sur ces derniers représente la péninsule malaise, celle-là même que Christophe Colomb tentait de contourner lors de son dernier voyage, à l'instar de Marco Polo.

La meilleure image du monde vu par un Européen à la veille du premier voyage de Christophe Colomb est peut-être donnée par le globe de Martin Behaim en 1492. Originaire de Nuremberg, Behaim passa une grande partie de sa vie au Portugal et y fut en relation avec la Cour, apparemment pour promouvoir ou évaluer des projets d'exploration et de découverte. Son globe permet de comprendre pourquoi Colomb a cru qu'il pourrait traverser la mer océane en faisant escale sur sa route aux îles d'Antilia et de Cipango (Japon).

«Les premieres cartes vraies»

La cartographie scientifique et ses progrès rapides au cours de cette période procèdent conjointement de l'œuvre théorique des anciens Grecs comme Ptolémée, du développement des portulans à l'usage des marins de Méditerranée et de l'évolution d'instruments scientifiques tels que la boussole, le quadrant, l'astrolabe et les appareils à mesurer temps. La transmission à l'Europe médiévale des connaissances théoriques et pratiques acquises par les anciens Grecs en la matière s'opéra par la récupération de la Géographie de Ptolémée.

L'œuvre de Ptolémée avait deux particularités: en premier lieu, elle contenait des instructions précises en vue de projeter avec exactitude la surface courbe de la Terre sur une surface plane, et, en second lieu, elle proposait un cadre conceptuel qui permettait de représenter tout point du globe par l'intersection de deux coordonnées géographiques. A cet effet, la surface de la Terre y était divisée en 360 degrés de longitude et de latitude selon une technique déjà imaginée par les devanciers de Ptolémée. Par

Copie du 13e siècle d'une mappemonde de 1154 du cartographe arabe El Idrissi. Selon une convention de l'époque, le sud est au haut de la carte. A gauche, l'océan Indien, ouvert vers l'Orient.





Jan Jansson, *Miroir de la navigation*, gravure aquarellée du 17e siècle représentant les marins hollandais penchés sur leurs cartes et leurs instruments. Habiles navigateurs, ils mettront fin à l'hégémonie maritime ibérique.

ailleurs, la *Géographie* se résumait pour l'essentiel à une compilation des coordonnées géographiques associées aux différents lieux de la surface de la Terre.

Les plus anciens portulans ou cartes marines, salués par Charles Raymond Beazley comme «les premières cartes vraies», datent de la fin du 13e siècle et sont contemporains des cartes médiévales du type T-O, ainsi que des mappemondes d'inspiration religieuse telles que la célèbre carte du monde de la cathédrale d'Hereford d'environ 1290. Une forme nouvelle, fruit de l'expérience directe des marins méditerranéens, se développe de façon continue pendant les trois siècles qui suivent. La mer Méditerranée est au centre de presque tous ces portulans, bien qu'on y intègre de plus en plus les côtes atlantiques de l'Europe et de l'Afrique, ainsi que les îles qui leur sont immédiatement adjacentes.

Etant donné l'utilisation pratique qu'on en faisait, les portulans étaient couramment accompagnés d'une échelle des distances et d'un réseau de lignes de rhumb figurant les orientations ou routes à suivre. L'importance majeure de la navigation côtière, de promontoire en promontoire et de port à port, apparaît à l'évidence dans le soin avec lequel sont décrites les régions côtières, l'intérieur des terres étant laissé normalement en blanc. L'association de la carte marine et des cartes graduées de Ptolémée est réalisée pour la première fois dans une carte portugaise anonyme datant d'environ 1500, la première à comporter une échelle des latitudes.

Quand des marins tels que Colomb eurent brisé les chaînes de la mer océane (comme l'avait prédit Sénèque), les portulans firent place à de vastes mappemondes associant de plus en plus les méridiens et parallèles hérités des Grecs à travers Ptolémée, ainsi que les localisations exactes rendues possibles par l'observation astronomique du Soleil et des étoiles au moyen de l'astrolabe et les calculs de l'heure par les éclipses de la Lune. L'invention de l'imprimerie permit aux tables astronomiques, comme celles de l'*Almanach perpétuel* d'Abraham Zacuto (1496) qui donne la hauteur du Soleil aux différents lieux et heures, d'être plus largement diffusées que lorsqu'elles étaient manuscrites.

Christophe Colomb, Dias et nombre d'explorateurs de la première vague ont commis de graves erreurs dans le calcul des latitudes dans les mers occidentales et celles du sud. Plus exacts (mais encore imparfaits) étaient les chiffres fournis par les savants de l'époque, comme le Mestre Jose Vizinho, un astronome juif qui siégea à la commission portugaise ayant repoussé les propositions de Colomb en 1485. Le calcul de la longitude posait un problème plus difficile encore, qui n'a été véritablement résolu qu'après l'invention du chronomètre (ou horloge de marine) en 1761 par John Harrison, en réponse à l'annonce par le parlement britannique, en 1714, d'un prix destiné à récompenser la découverte d'un moyen pratique de faire le point à la mer. Jusque-là l'estimation du point de longitude se faisait largement à l'aveuglette, par évaluation subjective de la vitesse et de la distance parcourue. Il ne faut donc pas s'étonner si les premières cartes reflètent ces insuffisances.

Néanmoins, plusieurs cartes témoignent déjà de la précision croissante de la vision du monde: ce sont notamment la mappemonde d'Abraham Ortelius (1570) dans la première édition de son *Theatrum orbis terrarum* (le premier atlas moderne), celle de Gerhard Mercator dans son atlas de 1595, paru après sa mort, et le *Novissima ac exactissima totius orbis terrarum* de Jodocus Hondius, publié en 1634 à Amsterdam.

La prépondérance croissante de l'exploration et de la colonisation anglaise, hollandaise et française à la fin du 16e et au début du 17e siècle, face aux prétentions espagnoles et portugaises dans les deux hémisphères occidental et oriental, ainsi que la diffusion par les cartographes de l'Europe du Nord de cartes imprimées plutôt que manuscrites, entraîneront le déplacement de cette profession vers l'Europe septentrionale et contribueront à une plus grande précision dans la représentation de la surface de la Terre.

Ce n'est pourtant pas avant le 18e siècle, à la suite notamment des voyages du capitaine Cook dans le Pacifique et de l'emploi du chronomètre, que la forme de la Terre en son entier — y compris les bassins du Pacifique et de l'Atlantique — commencera à revêtir la précision cartographique qui nous est aujourd'hui familière. ❐

WILCOMB E. WASHBURN, des Etats-Unis, dirige le Programme d'études américaines de la Smithsonian Institution à Washington, DC. Eminent spécialiste de l'histoire et de la culture des Indiens américains, il a publié de nombreux ouvrages, dont *The Indian in America* (1975, L'Indien en Amérique) et, en collaboration, *The American Heritage History of the Indian Wars* (1977, Histoire américaine des guerres indiennes). On lui doit aussi plusieurs études sur l'histoire de la Découverte.

DES ÉTRANGERS AU SERVICE DE L'ESPAGNE

PAR JUAN GIL

L'accueil qu'elle réserva aux cosmographes et aux navigateurs étrangers est l'un des plus beaux titres de gloire de l'Espagne de la Renaissance.



***La réception de Christophe Colomb par Isabelle et Ferdinand le Catholique* (1860), œuvre du peintre d'histoire français Eugène Devéria.**

ENTRE la fin du 15e siècle et le début du 16e, l'Espagne regorge d'illustres étrangers; certains ne font qu'y passer, mais d'autres finissent par s'y établir pour de bon. Et c'est souvent leur pays hôte qui recueille les fruits qu'ils n'eussent sans doute pas pu donner dans leur mère patrie.

La présence d'étrangers peut parfois signaler des défaillances, et contribuer, comme ce fut le cas pour l'Espagne, à les mettre en évidence. A la fin du Moyen Age, ce pays dévoile des lacunes et des faiblesses qui contredisent ses brillantes réalisations, et s'inscrivent dans cette alternance de zones d'ombre et de lumière si caractéristique de son histoire. Il paraît inconcevable que la Castille qui a pu donner une œuvre littéraire aussi consommée que *La Celestina* de Fernando de Rojas puisse manquer d'humanistes; et pourtant, nobles et rois vont chercher en Italie les latinistes qui instruisent leurs enfants. C'est en cette qualité que viennent en Espagne des érudits comme Pedro Mártir de Anglería, Lucio Marineo Sículo, les frères Geraldini et tant d'autres, tandis qu'Antonio de Nebrija et Rodrigo de Santaella doivent aller parfaire leur éducation à Bologne, dans le collège qu'y a fondé le cardinal espagnol Albornoz. De la même manière, la plupart des imprimeurs sont originaires d'Allemagne, ainsi les Comberger à Séville, qui perpétueront leur tradition familiale dans le Nouveau Monde en fondant au Mexique, au début du 16e siècle, la première imprimerie des Indes occidentales.

Dans nombre de cas, ces carences sont manifestes, et il est logique que l'Espagne doive, pour les pallier, se tourner vers l'étranger. Mais en d'autres occasions, alors qu'un tel choix ne paraît guère s'imposer, l'étranger est reçu et accepté avec une promptitude qui ne laisse pas de surprendre nos contemporains — lesquels se montrent, eux, plutôt casaniers et frileux, alors qu'ils vivent dans un monde plus cosmopolite. L'Espagne était alors peut-être plus souple et ouverte qu'aujourd'hui. Nous ne manquions certes pas de généraux au 16e siècle: et pourtant le connétable de Bourbon fut nommé de but en blanc capitaine-général des armées qui prirent Rome en 1527, et où combattaient côte à côte des soldats allemands, espagnols et italiens. Quelques dizaines d'années plus tard, ce sera au tour d'un homme de guerre génois, Spínola, de s'illustrer en Flandre.

UNE OUVERTURE EXCEPTIONNELLE

L'un des phénomènes les plus marquants de la grande époque des découvertes espagnoles est précisément le nombre des étrangers qui y ont



Vasco de Gama (à gauche) et Bartolomeu Dias (à droite), huiles sur toile réalisées en 1969 par José Dias Sanches pour le musée de la Marine à Lisbonne.

pris une part décisive. La liste en est réellement impressionnante: le premier amiral des Indes, Christophe Colomb (1451-1506), était génois. Et c'est du Portugal qu'était originaire Magellan (1480-1521), qui découvrit le détroit du même nom et ouvrit l'accès de la «mer du Sud», cet océan que l'on appelle à tort Pacifique. Etrangers aussi étaient les trois grands pilotes de la Casa de la Contratación* : Amerigo Vespucci (1454-1512), connu en Espagne sous le nom d'Américo Vespucio, est un Florentin naturalisé castillan; Juan Díaz de Solís (mort en 1516) est un Portugais; Sébastien Cabot (1476-1557) est un Anglais de père vénitien.

L'Espagne manquait-elle de bons navigateurs et de cosmographes reputés? Certes non. Vincentiáñez Pinzón était aussi bon marin que Solís, et en avait fait la preuve en 1492, ainsi qu'en 1499 lorsqu'il découvrit l'embouchure de l'Amazone ou en 1508 lorsqu'il longea la côte centraméricaine du Honduras au Yucatán. Juan de la Cosa était aussi habile cosmographe qu'un Américo Vespucio. Et pourtant, c'est un fait, on leur a préféré des concurrents venus d'ailleurs.

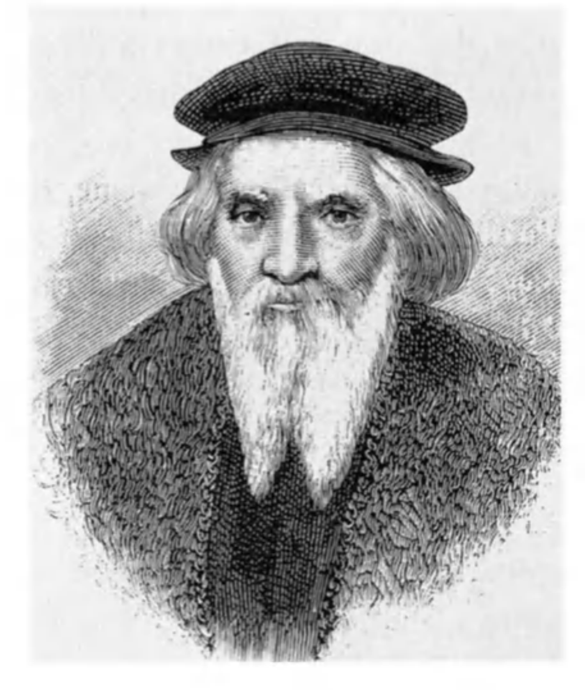
Il est certain que dans ces choix ont pu peser d'autres considérations que les qualités intrinsèques de chacun. Et en tout premier lieu, l'orgueil et l'ambition: Vicentiáñez Pinzón et Juan de la Cosa ont eu le tort d'aspirer tous deux à une charge de gouverneur des Indes. A pu compter aussi le prestige d'un pays, comme dans le cas d'Américo Vespucio, auréolé de l'éclat incomparable de Florence à la Renaissance. L'élégance du verbe et la distinction de l'allure ont peut-être joué en faveur de Cabot le bien nommé, un affabulateur qui se prétendait directement inspiré par la puissance divine. Il se peut aussi que les souverains — ou leurs

* Chambre de commerce de Séville. Fondée en 1503, elle organise le départ des flottes vers le Nouveau Monde, perçoit l'impôt sur les marchandises et forme les pilotes. Aujourd'hui, ses bâtiments abritent les Archives des Indes. (N.D.L.R.)

conseillers — aient eu la main heureuse en accordant leur faveur à un étranger, et ils eurent incontestablement mille fois raison d'accueillir un Colomb ou un Magellan. Ce n'est pas en vain que les ambassadeurs de l'époque soulignent la sagesse avec laquelle les Rois catholiques surent choisir leurs collaborateurs.

Cette largeur de vues, cette ouverture à l'extérieur est à mon sens l'un des plus beaux titres de gloire de l'Espagne de la Renaissance. De nos jours, il est quasiment inconcevable qu'un Italien puisse y devenir ministre, alors que Colomb en son temps n'accéda pas seulement au rang d'amiral, mais aussi à celui de vice-roi des Indes. Récemment encore, on exigeait de tous les professeurs d'université qu'ils eussent la nationalité espagnole, comme si dans nos amphithéâtres s'échangeaient des secrets de la plus haute importance qui ne devaient en aucune façon transpirer au-dehors. Il y a 500 ans, un Portugais tel que Barbosa pouvait enseigner à Salamanque sans se heurter à une administration tatillonne, alors qu'il appartenait en théorie à une puissance rivale.

Tous ces étrangers qui viennent en Espagne et s'y établissent ont en commun le désir de s'intégrer à la société de leur temps. Leur premier souci est de franchir la frontière linguistique, un obstacle que tous les découvreurs surmonteront avec succès, bien qu'ils conservent une pointe d'accent et des tournures de phrases particulières. Mais la langue fraîchement acquise les imprègne profondément: dans les lettres qu'adresse Américo Vespucio en toscan à un Medicis, se glissent nombre d'hispanismes attestant un degré d'acculturation avancé. Colomb acquiert une excellente maîtrise du castillan, et ne fera plus guère usage de l'italien, sauf dans une apostille célèbre gribouillée dans la marge de son exemplaire des œuvres de Pline.



Sebastien Cabot, illustration d'un livre de navigation du 19e siècle.



Séduits par l'Espagne

Pour être bien reçu, il convenait aussi que l'étranger épousât une fille du pays, ce que presque tous les découvreurs susmentionnés ne manquèrent pas de faire — même s'ils se regroupaient par nationalités, formant de véritables clans —, à l'exception notable de Colomb, qui n'épousa pas sa maîtresse cordouane, Béatrice Enríquez Harana, sans doute pour ne pas compromettre ses chances à la Cour. Curieusement, lui, le plus austère de tous, fut le seul à connaître une brillante postérité. Vespucio et Cabot ne laisseront pas de descendance, l'épouse de Magellan meurt en couches en même temps que son nouveau-né, tandis que Magellan lui-même succombe, quasiment au même moment, sur l'île philippine de Mactán. Et on ne sait rien du sort de Cristus de Solís, le fils de Juan Díaz.

L'essentiel, pourtant, est que ces étrangers finiront presque tous, tôt ou tard, par se reconnaître dans les valeurs de l'Espagne, qui différaient à bien des égards de celles que l'on professait à l'époque dans les autres pays d'Europe.

Colomb lui-même en est un excellent exemple. Cristoforo Colombo le génois deviendra, à l'âge adulte, Christophe Colomb,

un Espagnol: et c'est ainsi qu'un homme porté sur le commerce, taciturne et bougon, ladre à l'occasion, mais obstiné et intraitable dans la défense de ses droits, rêveur impénitent, finit par adopter la mentalité des Espagnols au point de se vouloir semblable à eux et rivaliser avec leurs héros.

C'est sous cette apparence «castillanisée» qu'il plut à l'amiral de la mer Océane d'affronter l'un des moments les plus tragiques de son existence, lorsqu'il fut déchu de son titre de vice-roi en 1500. Humilié par les franciscains, dépossédé de ses pouvoirs, Colomb écrira à Doña Juana de la Torre, la gouvernante du prince Don Juan de Castille, non pas pour réclamer qu'on lui rende ses millions de ducats, mais pour supplier qu'on le «rétablisse dans son honneur» — phrase magnifique de grandeur, digne d'un Calderón de la Barca.

Quelques paragraphes plus loin, le grand navigateur va jusqu'à se renier et se vante, lui si peu porté sur les armes, de ses hauts faits guerriers: «Je dois être jugé comme un capitaine qui partit d'Espagne pour conquérir jusqu'aux Indes des peuples belliqueux et nombreux, aux coutumes et aux croyances très contraires, où par la volonté divine j'ai placé sous le gouvernement de leurs altesses, le roi et la reine, un autre monde.» Colomb voulut donc passer à la postérité non pas comme amiral, ni même comme découvreur, mais comme le conquérant de terres infinies, où il aurait subjugué des populations féroces et turbulentes. Assertion d'autant plus incongrue si l'on considère que ces terrifiants ennemis n'étaient autres que les aimables et paisibles Taïnos, ces Indiens qu'il enverra enchaînés aux souverains espagnols, troublant de cette cargaisons humaine la conscience d'Isabelle de Castille.

Magellan, un autre navigateur étranger, fut lui aussi séduit par l'Espagne. A peine était-il arrivé à Séville, qu'il priait Charles Ier de l'admettre dans l'ordre militaire de Santiago, ce qu'il obtint presque aussitôt. Cette requête est peut-être plus révélatrice encore que chez Colomb de son désir d'appartenir à la noblesse espagnole.

Après 1492, l'Espagne eut à relever les vertigineux défis que lui imposaient la conquête et la colonisation de territoires situées à une distance inouïe, ce qu'elle fit tant bien que mal. Mais avant d'être emportée dans ce tourbillon, et même après, elle sut accueillir en son sein un grand nombre d'étrangers qui contribuèrent sensiblement à sa gloire; des étrangers auxquels elle accorda une considération sociale que leur avait refusé leur première patrie. Jamais Cabot ne recevra en Angleterre l'accueil chaleureux que réserva l'Espagne à Colomb. Telle est la leçon que nous donne l'histoire, une leçon d'actualité dans une époque telle que la nôtre, où surgissent d'inquiétantes tendances à la xénophobie. L'Espagne eut jadis la grandeur de recevoir un Colomb et un Magellan. Mais serait-elle la même aujourd'hui si elle ne l'avait pas fait? Bien évidemment, non. ❐

JUAN GIL,
philosophe espagnol, s'intéresse tout particulièrement à la découverte de l'Amérique, sujet auquel il a consacré de nombreuses conférences, en Europe comme aux Etats-Unis, ainsi que divers ouvrages, dont *Mitos y utopías del descubrimiento* (1989, Mythes et utopies de la Découverte), *El Libro de Marco Polo anotado por Colón* (rééd. en 1989, Le Livre de Marco Polo annoté par Colomb) et *Hidalgos y samurais* (1991, Hidalgos et samouraïs).

Rencontres en chaîne

LA QUÊTE DE L'AUTRE

PAR JOSÉ AUGUSTO SEABRA



C'est à la recherche de l'homme universel que navigateurs portugais et espagnols ont sillonné les mers et arpenté des terres inconnues.

Ci-contre, la Pierre du Soleil, gigantesque monument (3,35 mètres de haut, 24 tonnes) appelé aussi le Calendrier aztèque (Mexico, début du 16e siècle). Ci-dessus, Cortés sauvé de la noyade par un Indien, codex Azcatitlán, manuscrit aquarellé sur parchemin (fin du 16e siècle).

ALORS que notre monde est devenu planétaire, et s'élance déjà vers l'espace interplanétaire, nous avons encore du mal à saisir, non sans un certain vertige, toute la portée de la grande translation historique accomplie par ceux qui, au dire de Camoëns dans *Les Lusiades*, ont donné «de nouveaux mondes au monde» en s'aventurant, voici plus de cinq siècles, au-delà des océans, vers d'autres continents, d'autres peuples, d'autres civilisations.

Que l'on parle de découverte ou de rencontre, selon la perception que l'on a de l'événement, c'est bien d'un mouvement de quête, de recherche d'une connaissance ou d'une reconnaissance de l'autre qu'il s'agit. Mouvement double, dans ses effets anthropologiques et culturels, même s'il est parti de l'Europe, pour y revenir enrichi de nouvelles valeurs et de nouveaux signes qui ont relativisé les croyances et les mentalités du Vieux Monde.

On peut suivre les débats, plus ou moins polémiques, auxquels l'interprétation de ce formidable tournant donne toujours lieu. C'est la preuve de son actualité. Le bilan historique, avec ses lumières et ses ombres, est irréfutable: c'est bien à la recherche de l'homme universel que les navigateurs portugais et espagnols ont sillonné les mers et arpenté les terres inconnues, même si, outre leur volonté d'évangélisation chrétienne, ils ont ont eu des motivations plus troubles et ont été conduits à de terribles égarements.

Parmi les commentateurs récents, certains s'efforcent de classer les découvertes selon le degré d'éloignement des civilisations qu'elles mettent en contact. Ainsi, la découverte de l'Amérique par Colomb serait, selon Tzvetan Todorov, la seule où la «découverte de l'autre» pourrait être considérée comme totale. «Dans la "découverte" des autres continents et des autres hommes, écrit-il, il n'y a pas vraiment ce sentiment d'étrangeté radicale: les Européens n'ont jamais tout à fait ignoré l'existence de l'Afrique, ou de l'Inde, ou de la Chine.»[1]

LA QUÊTE DE L'AUTRE

Il est vrai, comme le signale l'historien portugais Vitorino Magalhaes Godinho, que «dans les civilisations américaines indigènes ne figure aucun élément d'origine européenne et africaine» et que «réciproquement, il n'y a pas la moindre contribution américaine aux civilisations de l'Europe ou du continent noir jusqu'au

15e siècle.» Mais il remarque aussi qu'«il n'est pas possible de nier que les peuples amérindiens et leurs manières de vivre aient été en relation, à travers le Pacifique, avec les civilisations extrême-orientales; il y eut très souvent des contacts, des migrations entre ces deux parties du monde; les biens culturels ont voyagé d'ailleurs dans le sens ouest-est.»[2] En d'autres termes, il n'y a peut-être pas de civilisations tout à fait isolées ou vierges, même si quelques insularités se manifestent, ici et là, dans l'espace et dans le temps. L'élan vers l'altérité, qui sous-tend le mouvement des découvertes, a varié cependant avec l'identité des peuples, c'est-à-dire des civilisations auxquelles ils appartiennent. La découverte de l'autre est donc peut-être, avant tout, une découverte, ou une re-découverte, de soi-même. Pour paraphraser Paul Ricœur, il s'agit toujours d'une quête de «soi-même comme un autre».[3]

C'est ainsi que Claude Lévi-Strauss voit dans le «dualisme amérindien» l'explication d'«une ouverture à l'autre qui se manifeste de façon démonstrative lors des premiers contacts avec les Blancs, bien que ceux-ci fussent animés de dispositions très contraires».[4] D'une certaine façon il inverse, on le voit, la perspective de Tzvetan Todorov: la quête de l'autre serait le fait des indigènes, plus que des Espagnols. Et pourtant, Colomb écrivait en 1492, commentant son exploit: «Ce que je veux, c'est voir et découvrir le plus que je pourrai...». Il faut cependant tenir compte, comme le note Régis Debray, du fait que le navigateur espagnol s'inspirait des prophéties du Vieux Testament pour fonder ses conquêtes: «Nous oublions un peu trop que les “grandes découvertes” passèrent aux yeux des contemporains pour des retrouvailles avec une mémoire enfouie, une vérification des archives».[5]

Voilà autant d'interprétations de la «Rencontre de deux mondes» dont on célèbre cette année l'éphéméride. Et elles en appellent encore d'autres, si l'on considère l'existence de plusieurs mondes, que les Espagnols et les Portugais se partagèrent avec des arrière-pensées diverses sous le regard du pape Alexandre VI.

Vers une civilisation de l'universel

Tout en présentant d'évidentes affinités, le comportement des Portugais et des Espagnols, tout au long de l'entreprise des découvertes, n'a été nullement semblable. Alors que ces derniers ont eu toujours tendance à une affirmation exclusive de leur propre culture, les premiers ont été plutôt sensibles au croisement interculturel des civilisations, dont le métissage est par excellence le témoin: que ce soit en Afrique, au Brésil ou en Asie, telle était la façon d'être au monde des Portugais, dont la langue elle-même, de par sa souplesse, s'est multipliée en créoles, en «papiamentos», tout en devenant lingua franca aussi bien sur les deux rives de l'Atlantique que dans l'océan Indien et l'océan Pacifique.

Comme le remarque, dans une synthèse parfaite, Jaime Cortesao, le grand historien des découvertes portugaises, «en découvrant les océans, et la science qui permettrait de les traverser, les Portugais ne se sont pas bornés à trouver à la civilisation européenne le plus puissant instrument de son hégémonie sur le globe; ils ont aussi ouvert le chemin de l'unification de l'humanité». Enfin, «le premier pas était fait vers la formation d'une civilisation universelle».[6]

Une civilisation universelle, ou la «civilisation de l'universel», comme l'appelaient René Maheu et Léopold Sédar Senghor, telle fut la grande quête «de l'autre dans le même», poursuivie par la découverte de «nouveaux mondes». Comme l'a rappelé Fernando Pessoa, la plus importante des découvertes n'est autre que «l'idée de découverte». ❐

1. Tzvetan Todorov, *La Conquête de l'Amérique - La question de l'autre*, Seuil, Paris 1982.
2. Vitorino Magalhaes Godinho, *Les Découvertes, XVe - XVIe s.: une évolution des mentalités*, Autrement, Paris, 1990.
3. Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris 1991.
4. Claude Lévi-Strauss, *Histoire de lynx*, Plon, Paris 1991.
5. Régis Debray, *Christophe Colomb, le visiteur de l'aube*, La Différence, Paris 1991.
6. Jaime Cortesao, *L'expansion des Portugais dans l'Histoire de la Civilisation*, Imprensa Nacional, Lisbonne 1983.

JOSÉ AUGUSTO SEABRA, poète et essayiste portugais, est professeur de théorie de la littérature et de lettres portugaises à l'Université de Porto. Ancien député et ministre, il est actuellement ambassadeur de son pays auprès de l'UNESCO.

Ce planisphère nautique de Domingos Teixeira (1573) figure la ligne méridienne de partage du monde du traité de Tordesillas, qui attribue à la couronne espagnole les terres découvertes à l'ouest des Açores et des îles du Cap-Vert, l'autre côté revenant au Portugal.



L'Amérique avant l'Amérique



De bas en haut, dans le sens des aiguilles d'une montre: monolithe en granit appelé «El Lanzón», culture chavín, Ancash (Pérou, 1200-600 av. J.-C.). Statuette anthropomorphe en terre cuite, culture tachina, fin de la période chorrera (Equateur, 1800-500 av. J.-C.). Masque de jadéite olmèque (Mexique, 1500-100 av. J.-C.). Figurine en or formant la partie supérieure d'un récipient, culture quimbaya (Colombie, 200 av. - 500 apr. J.-C.).

Premiers peuplements

Le continent américain est occupé par plusieurs milliers de groupes indiens, s'exprimant grâce à quelque 1500 à 2000 langues, rassemblés en de vastes aires culturelles réalisant un savant dosage d'écosystèmes et de modes d'organisation sociale.

Comment pouvait-il en être autrement dans cette immense étendue s'étirant du nord au sud sur 16000 kilomètres, sur les deux hémisphères de part et d'autre de l'équateur, soit une distance presque égale au double de celle de l'Extrême-Asie à l'Europe atlantique réunies d'est en ouest (9000 kilomètres)?

Entre les peuples de chasseurs-pêcheurs-collecteurs des étendues froides ou tempérées situées aux deux extrémités du continent, de l'Alaska aux grandes plaines des Etats-Unis ou de la Terre de Feu à la pampa argentine, il n'existait, évidemment, aucune relation directe. Mais ces multiples groupes familiaux indépendants et dispersés étaient en déplacement permanent. Porteurs d'une richesse spirituelle compensant largement l'apparente simplicité de leur culture matérielle, ils étaient dotés d'une grande créativité technologique qui leur a permis d'extraordinaires performances dans l'exploitation d'écosystèmes fragiles.

D'évidence, cette immensité de l'espace américain ne pouvait être maîtrisée dans sa totalité. Mais certaines distances, pourtant considérables, apparaissaient bien contrôlées. Les migrations de tribus tupi-guarani ont permis à plusieurs groupes de franchir les milliers de kilomètres séparant le bassin du Paraná-Paraguay et celui de l'Amazonie. D'ailleurs, dans cet immense continent, un remarquable réseau de fleuves et de lacs facilitait les migrations et les échanges: il constituait des voies naturelles de communication que le réseau routier des grands empires n'a fait que compléter. Or la maîtrise de l'espace dépendait d'abord de l'importance du nombre des hommes et de la dynamique de leurs organisations sociales. L'Empire inca, à son apogée, ne s'étendait-il pas sur 4000 kilomètres du nord au sud, entre le Pacifique et les Andes ?

Entre 20 et 25 millions de personnes composaient la population du plateau central mexicain, 10 à 12 millions celle de l'Empire inca. Peut-être 6 à 8 millions d'habitants vivaient-ils dans la grande île des Caraïbes, la future Hispaniola (Haïti-Saint-Domingue), sans doute 1,5 million de Guarani occupaient-ils le grand Paraguay... Soit une Amérique indienne de 60 à 80 millions d'habitants.

Guy Martinière

Extraits de ***L'Etat du monde en 1492***, ouvrage publié sous la direction de Guy Martinière et de Consuelo Varela aux éditions La Découverte/ Sociedad Estatal para la ejecución de programas del Quinto centenario, 1992.

L'Empire aztèque en plein essor



En haut, coiffures aztèques, fête de Notre-Dame de Guadalupe au Mexique. Ci-dessus, serpent bicéphale (détail) en mosaïque de turquoises, civilisation aztèque (1325-1521). Ci-dessous, Allée des Morts et Pyramide du Soleil, centre cérémoniel de Teotihuacán, époque classique de la vallée de Mexico (300-700).

Le fonds culturel de la vallée de Mexico est issu des différents peuples qui se sont succédé dans cette région à partir des tout débuts du préclassique inférieur, vers 1800 avant J.-C., jusqu'aux Aztèques. Le premier signe important de développement fut l'édification de la ville de Teotihuacán, au nord-est de la vallée, qui vit naître, dans les premiers siècles de notre ère, l'une des civilisations les plus remarquables de Mésoamérique. Entre les années 200 et 100 avant J.-C., les habitants de Teotihuacán construisirent les imposantes pyramides du Soleil et de la Lune. Autour de ces édifices à la géométrie dépouillée, le long de l'axe de l'Allée des Morts, furent bâtis un grand centre cérémoniel et la plus grande ville de la Mésoamérique de l'époque.

Les gens de Teotihuacán connaissaient le calendrier, la numération, et pratiquaient une écriture hiéroglyphique. Ils se livraient à des observations astronomiques qu'ils appliquaient à l'orientation de leurs monuments et à leur système divinatoire. Ils possédaient des notions de planification, d'urbanisation et de génie civil. Leurs croyances religieuses, vouées au culte de Quetzalcoatl — le serpent à plumes — et leurs conceptions cosmogoniques eurent une influence décisive sur les cultures à venir.

Puis vint le déclin et, entre les années 650 et 700, la ville semble avoir été pillée et démantelée. Vers 726, des groupes en provenance d'un endroit mystérieux appelé Tamoachán arrivèrent dans la vallée et, en 751, la ville sacrée fut le siège des cérémonies de l'avènement du Cinquième Soleil. Cette date marqua le début d'une nouvelle étape historique, celle des Toltèques.

La période toltèque, qui a connu son plein épanouissement entre les années 752 et 1200, restera pour les siècles suivants une époque légendaire de paix, d'abondance et de développement des métiers, des arts et des sciences.

De longues pérégrinations, à partir d'une région appelée Aztlan ou «lieu de hérons», conduisirent les Mexicas, ou Aztèques, à s'établir sur un îlot du lac qui recouvrait alors la vallée centrale du Mexique. En 1325, sur l'ordre de leur divinité tribale Huitzilopochtli, ils y fondèrent ce qui deviendra la ville de Mexico-Tenochtitlan, dont la splendeur a fasciné tous ceux qui l'ont vue.

Cette tribu nomade s'imposa implacablement sur les peuples voisins. Sa domination s'étendra sur la région Centre et Est de l'actuel Mexique, avec des enclaves sur le golfe du Mexique et la côte Pacifique. Mais des réduits indépendants subsistèrent à l'intérieur de ce territoire et l'inimitié de leurs populations, surtout celles de l'Etat des Tlaxcalas, sera décisive pour la conquête espagnole.

L'Empire aztèque, ou Culhua-Mexica, s'est fondé sur la triple alliance des gouverneurs de Mexico, Texcoco et Tacuba. En cette fin de 15e siècle, il exerce son contrôle sur quelque trente-huit provinces, qui s'étendent sur près d'un demi-million de kilomètres carrés, soit le quart du Mexique actuel. Le náhuatl est la



langue franche, les pratiques religieuses sont communes.

L'évaluation de la population du centre du Mexique, au moment de l'arrivée des Espagnols, aboutit à des chiffres très variables, allant de 4,5 à 25,2 millions d'habitants, et, pour la population de Mexico, de 72 000 à 300 000 habitants.

Le vaste empire que les Aztèques gouvernent depuis leur petite île est admirablement bien organisé. Les tributs en nourriture, vêtements et objets précieux que leur envoient les peuples soumis parviennent à la capitale par le lac ou par des chaussées surélevées. Des milliers de personnes se rendent aux grands marchés de la ville qui offrent une infinie variété de produits. Le droit à la propriété de la terre est garanti et, au sein des castes, les prêtres et les guerriers occupent des positions privilégiées. Les systèmes calendaires et les calculs astronomiques, les techniques de génie civil et d'urbanisation, l'enseignement, l'élaboration et l'interprétation de livres historiques et rituels, les notions cosmogoniques et religieuses, les méthodes divinatoires, les métiers, l'artisanat et les arts, tout ce qu'ont créé les habitants de Teotihuacán et les Toltèques atteint un haut degré de développement avec les Aztèques. Pourtant, la société est totalement imprégnée de religiosité, qui sert à la fois de prétexte messianique aux conquêtes de l'Empire et de justification aux sacrifices humains, jugés nécessaires pour alimenter par le sang la vie du Soleil.

José Luis Martinez



Splendeur de l'art maya: ci-dessus, Pyramide du Devin, Uxmál, période classique (Yucatán, Mexique, 600-900). Ci-contre, tête colossale d'une divinité maya, Copán (Honduras, 8e s.). Ci-dessous, procession de musiciens, fresque du Temple des Peintures, Bonampak, période classique (Chiapas, Mexique, 600-900).



L'Empire maya: des cités-États en déclin

Le monde maya connut son plein épanouissement, comme les habitants de Teotihuacán (ancien Mexique), pendant la période classique, entre les années 250 et 900 de notre ère. Des villes se dressaient comme Yaxchilán, Bonampak et Palenque dans le Chiapas, Quiriguá et Copán au Honduras, Piedras Negras au Guatemala, remarquables par leur architecture, leurs bas-reliefs, leurs fresques, leur céramique, leurs stèles et leurs autels. A cette même époque, l'astronomie, les mathématiques, les calculs calendaires et un système d'écriture hiéroglyphique se développaient également. Le pouvoir politique était exercé par une caste de prêtres.

Vers le milieu du 9e siècle, pour des raisons encore incertaines — peut-être l'épuisement des terres et le déclenchement de conflits armés — ces centres d'habitation et de cérémonie furent abandonnés. A la même époque, l'influence toltèque commença à se faire sentir, le culte de Quetzalcoatl apparut et, au début du 9e siècle, de nouveaux centres se construisirent: Chichén Itzá, Uxmal et Kabah. C'est alors que s'établit la Ligue de Mayapan, qui réunit les forces de la ville du même nom et celles de Chichén Itzá et d'Uxmal.

La culture maya commença à décliner entre 1200 et 1517. Une fois la Ligue dissoute, vers 1450, les grands centres de population se sont transformés en Etats mineurs, les sacrifices humains sont devenus très fréquents et l'arrivée des Espagnols a marqué la fin de cette brève époque de splendeur culturelle.

Dans les périodes classique et post-classique, les grandes villes montraient une urbanisation harmonieuse et fastueuse, avec des palais, des temples, des terrains de jeux de balle, des observatoires, des bains, des arcs isolés et des tombes.

La sculpture maya trouva son expression la plus remarquable dans le bas-relief. On le retrouve en particulier sur les stèles où il figure des divinités, des personnages ou des colonnes de glyphes d'une minutieuse perfection. Pour ce qui est de la fresque, la plus grande réussite, du point de vue de la composition et du dessin, se trouve à Bonampak: elle représente des batailles, des processions et des prisonniers.

José Luis Martinez



L'Empire inca des «Quatre régions»

Túpac Yupanqui, dixième Inca de la dynastie, règne depuis vingt ans (1471-1493) sur l'Empire des quatre régions, le Tahuantinsuyu. L'Empire atteint presque 900 000 kilomètres carrés. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un empire, mais d'un ensemble de régions et d'ethnies très diverses, souvent jalouses de leur autonomie et cependant unies par des liens politiques et économiques forts, maintenus par un appareil d'Etat dont le siège est au Cuzco, dans le sud de l'actuel Pérou. Túpac Yupanqui succède à son père Pachacûtec, grâce à l'armée qui le soutient contre le vœu de celui-ci et contre son frère. Mais, victorieux, le Sapa Inca, l'Inca principal, le front ceint de la mascapaicha (bandeau écarlate insigne du pouvoir suprême) exerce une autorité quasi absolue.

Ci-dessus, vue générale de Machu Picchu (Pérou, 1400-1500). Abandonnée au 16e siècle, la fabuleuse cité inca fut redécouverte en 1911. Ci-dessous, *quipu* («nœud» en quechua), faisceau de cordelettes à nœuds, de couleurs et de torsions différentes, dont les Incas se servaient pour enregistrer des événements et exprimer des quantités.



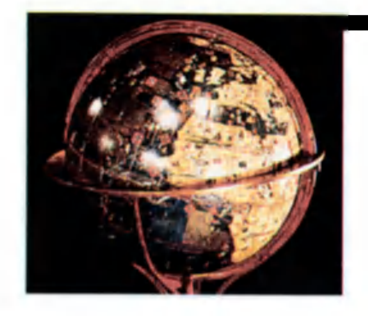
Le pouvoir n'est cependant absolu qu'en apparence. L'Inca dispose d'une administration complexe et centralisée. Une multitude de fonctionnaires parcourt sans cesse les territoires soumis, contrôlant, dénombrant, surveillant l'exécution des tâches exigées au titre du tribut, veillant à l'ordre social. Immense toile d'araignée dont tous les fils aboutissent au Cuzco, centre politique et symbolique de l'Etat. Celui-ci est une splendide cité aux vastes places et aux édifices, palais et temples imposants. La pureté des lignes architecturales, la rigueur du plan, la perfection de la maçonnerie caractérisent les dizaines de cités et de forteresses qui jalonnent l'Empire.

La puissance inca est pourtant très jeune, puisque moins de deux siècles lui ont suffi pour s'imposer à plus de huit millions d'hommes.

Pour maintenir la cohésion de cet immense ensemble, le Sapan Inca dispose de quatre moyens principaux. Une langue commune, le quechua, imposée aux ethnies soumises. Une partie des habitants des régions peu sûres est déportée en zone bien «incaïsée»; ce *mitmaq* (fraction de population déplacée), arraché à sa terre d'origine, constitue ainsi un efficace facteur d'intégration dans cette mosaïque de cultures et d'ethnies. Un gigantesque réseau de routes, estimé à près de 20 000 kilomètres, quadrille en outre le pays. Ces *Inca nan* (chemins de l'Inca) franchissent montagnes et canyons en droite ligne par des ponts de lianes ou des escaliers (on ignore la roue). Soigneusement entretenus, jalonnés de *tambos*, à la fois relais et dépôts, parcourus par les *chasquiq* (courriers officiels), ils sont les symboles omniprésents de l'autorité inca. Enfin, le culte du Soleil Inti, dieu tribal des Incas, devient religion d'Etat.

En 1492, le règne de Túpac Yupanqui touche à sa fin. Il sera assassiné l'année suivante et l'un de ses fils, Huayna Cápac, lui succédera et connaîtra un règne agité (1493-1527), ponctué de quelques nouvelles conquêtes et marqué à sa fin par la lutte de ses fils Huascar et Atahualpa, entre lesquels il a imprudemment divisé l'Empire. Ce dernier s'effondrera en 1532, cinq ans après la mort de Huayna Cápac. De cette chute, les Espagnols seront certes les principaux artisans, mais cet empire portait en lui les germes de sa destruction.

Danièle Lavallée



LES CHEMINS DU PACIFIQUE

PAR ALFONSO DE LA SERNA



Comme une navette lancée à travers l'océan, le célèbre «galion de Manille» tisse un réseau de communications entre trois continents.

Ci-dessus, le globe terrestre de Martin Behaim. Construit en 1492, peu avant la Découverte, il est le plus ancien globe connu.
Ci-dessous, *La découverte du détroit par Magellan*, gravure de Théodore de Bry (1592).

ALFRED Lothar Wegener, un géologue allemand (1880-1930) qui mourut au Groënland en cherchant à prouver ses théories sur la dérive des continents, affirmait qu'aux premiers âges géologiques, l'Amérique formait bloc avec le reste de l'écorce terrestre. Wegener était persuadé que celle-ci avait subi, à un moment donné, une énorme fracture: ce qui est aujourd'hui le continent américain s'en était alors détaché, dérivant vers l'ouest pour se retrouver au beau milieu des océans, entre l'«Occident» euro-africain et l'«Orient» asiatique. Si cette théorie est exacte, on pourrait dire que, du point de vue géologique, l'Amérique a «choisi» de regarder vers l'Europe, par-dessus l'Atlantique, et de s'adosser à l'océan Pacifique — se situant ainsi à l'ouest de l'Europe et à l'est de l'Asie. Cette petite licence littéraire n'a d'autre but que d'éclairer les faits humains qui se sont superposés à ces mystérieux processus physiques.

Des millions d'années plus tard, trois modestes navires, trois frêles esquifs promis à un grand destin, franchirent l'abîme marin creusé par ce lointain déchirement de l'écorce terrestre, butant sur l'énorme fragment qui s'en était détaché pour le ramener, en quelque sorte, dans le giron de l'Europe.

Paradoxalement, les Espagnols étaient partis à la recherche des pays de l'«Orient», qui étaient

nimbés à l'époque d'une aura de légende: le voyage de Colomb devait le conduire aux Indes, que visitaient alors les Portugais à la faveur des lointaines expéditions maritimes qu'ils entreprenaient dans le sens contraire, vers l'Ophir mythique. Avec leurs extraordinaires périples maritimes, Portugais et Espagnols allaient ensemble montrer que la Terre est un globe — à l'image de celui qu'avait construit Martin Behaim dans son atelier de Nuremberg — et non pas une vaste étendue plate bornée au ponant par l'océan Atlantique et au levant par les lointaines mers asiatiques. Ils ont cherché — et réussi — à prouver sa sphéricité, et, partant, son inhérente unité.

Une année après le voyage capital de Colomb, Vasco Núñez de Balboa, soldat et aventurier originaire de la ville andalouse de Jerez, entreprit de trouver, à travers l'Amérique centrale, un passage vers l'océan Pacifique. Affrontant les dangers de ces contrées inconnues et sauvages, il conduisit ses troupes à travers la jungle et, après mille péripéties, réussit à franchir l'actuel isthme de Panamá. Le 26 septembre 1513, à l'aube, du haut d'une colline, il aperçut, étincelant sous les rayons du soleil levant, le vaste océan qui prendrait le nom de Pacifique. En atteignant le rivage, Balboa, dans un geste théâtral mais non dénué de grandeur, pénétra dans la mer vêtu de son armure, la bannière de la Castille dans une main et son épée dans l'autre, pour en prendre solennellement possession au nom de son roi.

«Primus circumdedisti me»

Commence alors ce que l'on pourrait appeler le siècle de l'Espagne dans le Pacifique, avec, en 1520-1521, le voyage de Magellan et Elcano, qui après avoir parcouru l'Atlantique, traverseront le Pacifique nouvellement découvert. Magellan mourra aux Philippines et Elcano poursuivra son périple à travers l'océan Indien, pour regagner l'Espagne par le cap de Bonne-Espérance, bouclant ainsi le premier voyage de circumnavigation de l'histoire. Après son exploit, il fera figurer sur son écu d'armes un globe terrestre avec l'inscription: *Primus circumdedisti me*, «Tu fus le premier à naviguer autour de moi». Aux grandes traversées de ceux qui franchirent le Pacifique dans un sens ou dans l'autre, sinon dans les deux — Loaysa, Elcano et Salazar en 1526, Saavedra en 1527-1529, Villalobos en 1542-1545, Legazpi et Urdaneta en 1564-1565, Arellano en 1565, Mendaña et Sarmiento de Gamboa en 1567-1569, Fernández de Quirós en 1605-1606 — s'ajouteront d'innombrables expéditions espagnoles pour la reconnaissance de cette immense étendue océanique.

En près d'un siècle, les marins espagnols auront ainsi découvert — et baptisé — les archipels des Philippines, des Marianes, des Carolines, des Marquises, la Nouvelle-Guinée, les îles Santa Cruz, Salomon, Hawaii, Wake, Guam, Iwo Jima, Nouvelles-Hébrides, Guadalcanal, Gilbert, Marshall, Galapagos, Juan Fernández, Flores, Bikini, le détroit de Torres et l'*Austrialia* ou l'Australie (ainsi nommé en l'honneur des souverains espagnols de la maison d'Autriche), sans compter les nombreux autres territoires dont les noms ne nous sont plus familiers.

Ce fut également à cette époque que les Anglais Drake, Cavendish et Spilbergen, valeureux marins s'il en fut, se lancèrent aussi dans le Pacifique, mais surtout pour intercepter les galions espagnols et leurs riches cargaisons, et tenir leurs souverains au courant des agissements de la couronne espagnole. Malgré ces incursions, le Pacifique demeura la chasse gardée des Espagnols.

Au 18e siècle, alors que s'amorce le déclin de sa puissance, l'Espagne lance encore de grandes expéditions maritimes et scientifiques sur les côtes de la Colombie britannique (Canada) et de l'Alaska, les «Californies du Nord». La toponymie des lieux perpétue le souvenir des marins et des savants espagnols qui, de 1773 à 1793, explorèrent méthodiquement la côte ouest de l'Amérique du Nord, s'intéressant à sa configuration, sa faune et sa flore, ainsi qu'à son peuplement, poussant jusqu'au soixantième parallèle, au-delà des îles Aléoutiennes, non loin du détroit de Béring.

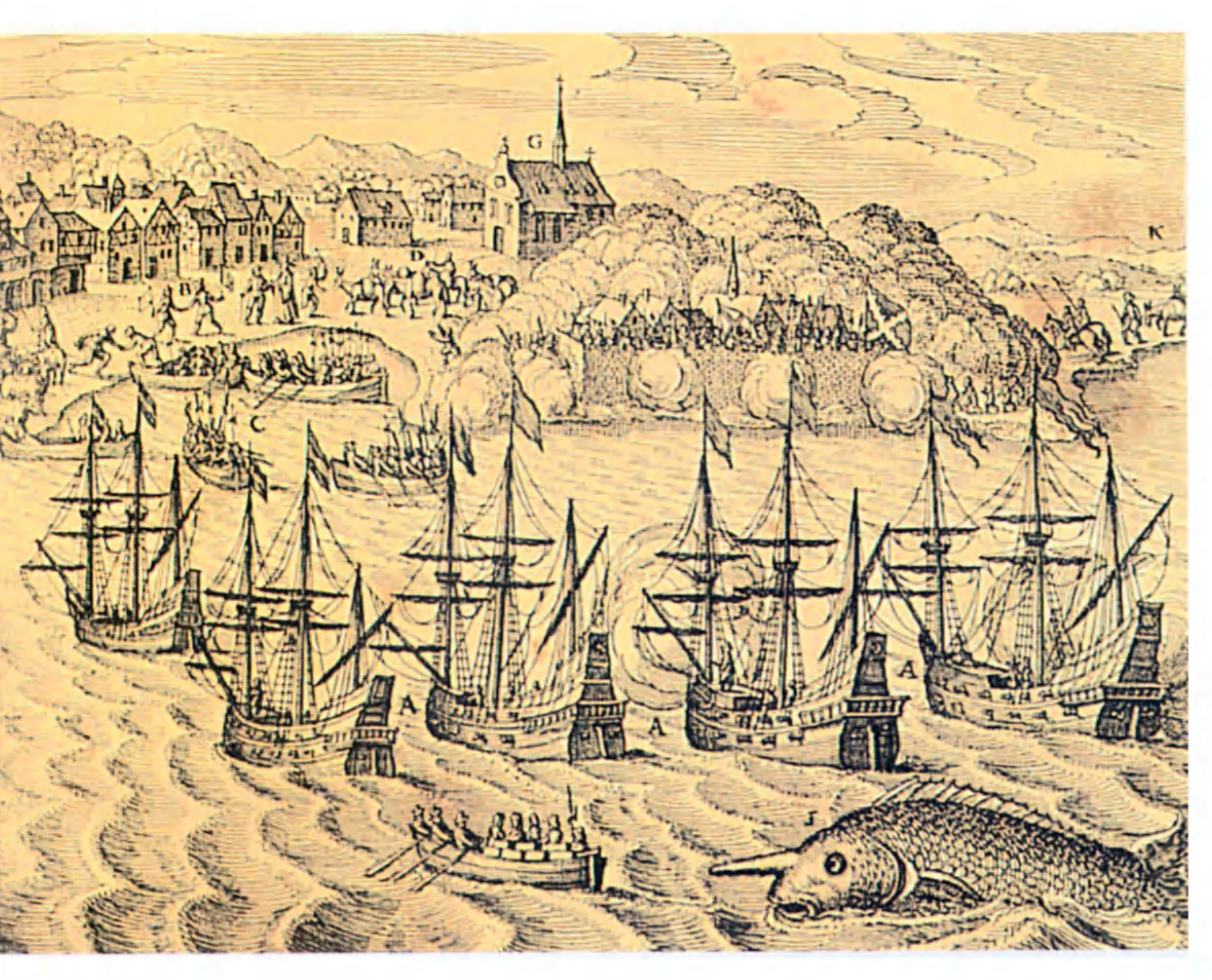
Le premier service maritime régulier de l'histoire

Parler d'un «siècle des Espagnols» dans le Pacifique est loin d'être excessif, si l'on considère qu'il leur permit d'asseoir leur présence dans la région pendant deux cent cinquante ans, grâce à la création, sans précédent dans l'histoire, d'un service maritime régulier desservant deux océans — un service assuré par le fameux «galion de Manille».

Entre 1565 et 1569, Miguel de Legazpi, autre soldat espagnol, conquit les îles Philippines, ainsi baptisées en l'honneur de Philippe II, pour le compte de la couronne espagnole, qui en fit l'une de ses plus solides possessions et sa base principale dans le Pacifique. Ce grand

Rapides et maniables, les caravelles furent les navires des grands voyages de découverte. Peinture anonyme du 18e siècle.





La rade d'Acapulco, gravure de Théodore de Bry (1602).

archipel fut d'ailleurs l'un des témoins les plus durables de sa présence en Extrême-Orient, puisqu'il lui appartint pendant plus de trois siècles, jusqu'en 1898. Les Espagnols en conservèrent, dans leur mentalité et jusque dans certaines de leurs coutumes, de grandes affinités avec le monde asiatique.

Manille, aux Philippines, était le port d'attache des galions espagnols qui assuraient à travers le Pacifique une liaison régulière avec la rade d'Acapulco, sur la côte mexicaine.

La première traversée en direction du Mexique eut lieu en 1573. La dernière en 1811, soit 238 ans plus tard. Ces galions, dont certains jaugeaient jusqu'à deux mille tonneaux, étaient conçus en Espagne mais construits sur les chantiers de Cavite, à Manille, en bois tropicaux durs aptes à résister aux difficiles conditions de navigation auxquelles ces navires étaient soumis.

Le voyage d'Acapulco à Manille, qui suivait la route des alizés, durait une soixantaine de jours. Le retour, en revanche, était bien plus long et dangereux. Il fallait remonter vers le nord, presque à la latitude du Japon, pour trouver les vents d'ouest et revenir, en traversant des zones de tempêtes fréquentes, jusqu'aux côtes mexicaines. Chaque aller-retour représentait un trajet d'environ 18 000 milles marins. Ce furent donc près de deux siècles et demi de va-et-vient d'une régularité quasi parfaite. A une époque où on ne connaissait que la voile, la boussole, des cartes marines plutôt fantaisistes, les alizés, le Kuroshio, les typhons, la solitude, la chaleur, le scorbut, le béribéri... et les corsaires.

Le galion de Manille reliait régulièrement l'Asie à l'Amérique, mais aussi à l'Europe, puisque ses voyages étaient synchronisés, à travers l'isthme centraméricain, avec les mouvements des flottes espagnoles de l'Atlantique qui assuraient la liaison avec l'Espagne. Des centaines, voire des milliers de navires formaient ainsi, à travers deux océans, des réseaux unissant ces trois continents.

Le port espagnol de Manille devint une plaque tournante du négoce mondial, où transitaient, soit directement soit par la Chine, des marchandises en provenance du Japon, de Bornéo, de Java, des îles aux Epices (les Moluques), de l'Inde, de Ceylan, du Siam, du Cambodge et de Malaisie. Les galions venaient y charger de fabuleux trésors, qui fascinaient les Occidentaux: l'or, les perles, les saphirs du Siam, l'ivoire, les laques, les soieries chinoises,

ALFONSO DE LA SERNA, diplomate et écrivain espagnol, ancien directeur des relations culturelles au ministère espagnol des Affaires étrangères, s'intéresse tout particulièrement à la présence de l'Espagne dans le Pacifique et aux Philippines, un sujet auquel il consacré nombre de conférences et de publications. Il est par ailleurs l'auteur de *Imágenes de Túnez* (1990, Images de Tunis) et *Embajadas de España y su historia* (1990, Les ambassades d'Espagne et leur histoire).

l'ambre, le bois de santal et le camphre, le jade, les porcelaines Ming, le musc, la canelle, le clou de girofle, le piment, le curry... Mais en même temps que ces biens précieux, ils transportaient les idées, les goûts et les traditions de l'Orient asiatique, qui laissèrent leur empreinte dans l'Amérique espagnole et subjuguèrent l'Europe, contribuant à éveiller son intérêt pour les échanges avec ce continent. De nombreuses Compagnies d'Orient virent alors le jour et devaient proliférer par la suite.

Une tête de pont entre l'Orient et l'Occident

Certes, dès la préhistoire, des peuples asiatiques avaient colonisé le continent américain en traversant le détroit de Béring, ou en gagnant ses côtes depuis la Polynésie. Mais c'est la «découverte» du Pacifique à l'époque moderne qui leur aura véritablement ouvert le chemin de l'Amérique.

Ainsi que le faisait remarquer l'écrivain mexicain Eduardo Espinosa, l'Amérique a souffert de «désorientation». Héritant une vision européenne des choses, les Américains parlent de l'Asie comme de l'Extrême-Orient, quand cet «Orient» se situe en fait à l'occident américain; et quand, en réalité, c'est l'Amérique qui se trouve à l'orient de la Chine et du Japon... Cette assimilation de notions géographiques et culturelles spécifiques à l'Europe a empêché l'Amérique de voir que l'Asie, qu'elle croyait lointaine, était en fait «ailleurs», et se rapprochait d'elle par le Pacifique pour, en quelque sorte, lui taper sur l'épaule et rappeler sa présence. Et elle est là, en effet, envoyant sur les rivages américains des vagues successives d'immigrants, dont les communautés de plus en plus nombreuses contribuent à créer de nouveaux métissages, et peut-être un nouveau *melting pot* ethnique et culturel aux conséquences imprévisibles.

Le continent américain comprend enfin que sa situation entre deux grands océans, l'Atlantique et le Pacifique, à mi-chemin de l'Europe et de l'Asie, fait de lui une tête de pont entre l'Orient et l'Occident. Deux entités plus conceptuelles que géographiques, qui pendant des siècles se sont crues aux extrémités opposées d'une sorte de vaste rectangle figé, quand en réalité elles se trouvaient sur une sphère aux perspectives changeantes selon le point où l'on se place. En «regardant» d'un côté vers un «Occident» purement conventionnel et de l'autre vers un «Orient» qui ne l'est pas moins, l'Amérique sera peut-être un jour en mesure de réaliser la synthèse des deux, de la même façon qu'en étant «re-découverte» il y a cinq siècles elle apporta au monde la notion de sa sphéricité, c'est-à-dire de sa possible unité.

L'Amérique, peuplée à l'aube de l'humanité par des gens venus d'Asie, puis repeuplée par des hommes venus d'Europe, sera-t-elle, au bout du compte, le berceau idéal de cette «race cosmique» dont rêvait le philosophe mexicain José Vasconcelos? ❐

Amérique/Russie: un lointain dialogue

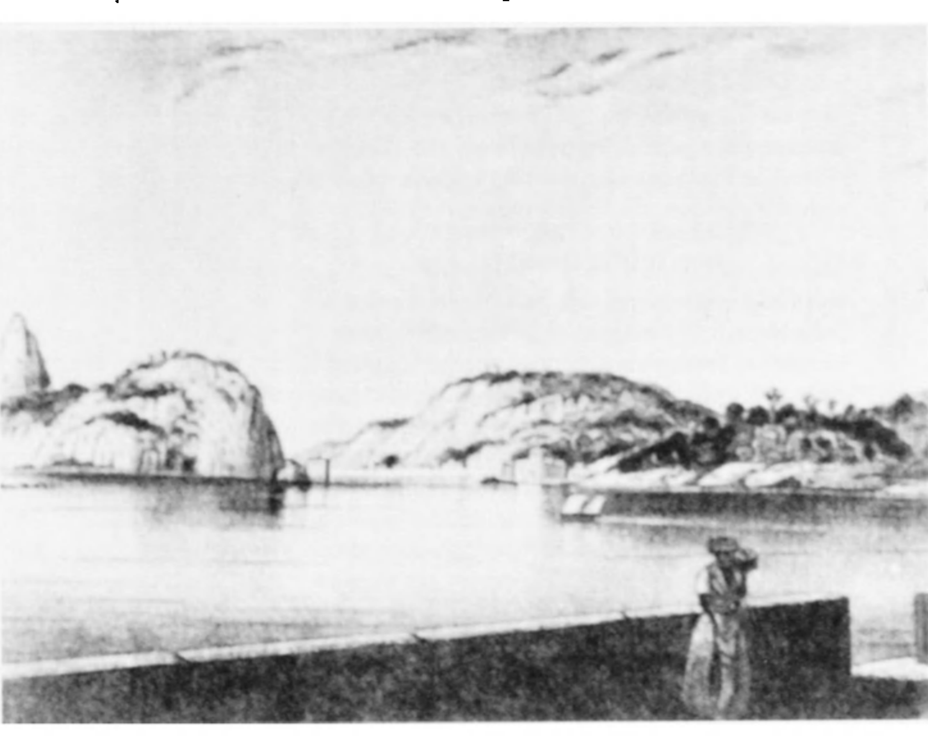
Par Vera Kuteischikova

De surprenantes affinités lient ces régions éloignées par la géographie et l'histoire.

Les brasiers allumés par la Conquête sur les terres américaines ne sont pas encore éteints que déjà, à l'autre bout du monde, dans la lointaine Moscovie, un théologien du nom de Maxime Grec (1475-1556) décrit les exploits des Espagnols et des Portugais. Les renseignements dont il dispose sont assez peu précis, voire fantaisistes, et il ne mentionne même pas le nom de Colomb. Il sait néanmoins apprécier l'importance de la Découverte et prévoit l'apparition d'une nouvelle communauté humaine, née de la rencontre et de l'union des Européens et des autochtones.

Les nouvelles d'Amérique mettent alors longtemps à parvenir en Russie: rares et fragmentaires, elles proviennent de sources euro-

Rio de Janeiro, dessin du voyageur russe L. Visheslavtsev.



péennes. Il faudra attendre le 18e siècle et l'avènement de Pierre le Grand pour que les Russes nouent des relations commerciales avec les terres américaines et entrent en contact avec les habitants de la Californie, qui était en ce temps-là une province du vice-royaume de la Nouvelle-Espagne. Ils peuvent de la sorte développer leurs connaissances géographiques et se faire une idée plus précise de ce qu'est l'Amérique.

La société russe s'intéresse surtout à la Conquête, événement de portée universelle évoqué dans des œuvres majeures: celles du poète et savant Michel Lomonossov (1711-1765), du dramaturge Alexandre Soumarokov (1718-1778), du grand fabuliste Ivan Krylov (1769-1844), du poète Gabriel Derjavine (1743-1816). Soumarokov en donne une interprétation toute personnelle dans sa *Conversation au royaume des morts*, un dialogue entre Cortés et Moctezuma où le Conquistador affirme devoir sa victoire à la haine que portaient à l'empereur aztèque ses propres sujets. La morale qu'en tire l'auteur — libre penseur et critique de l'absolutisme — est claire: les monarques doivent se garder de sombrer dans la tyrannie.

Le chapeau de Bolivar

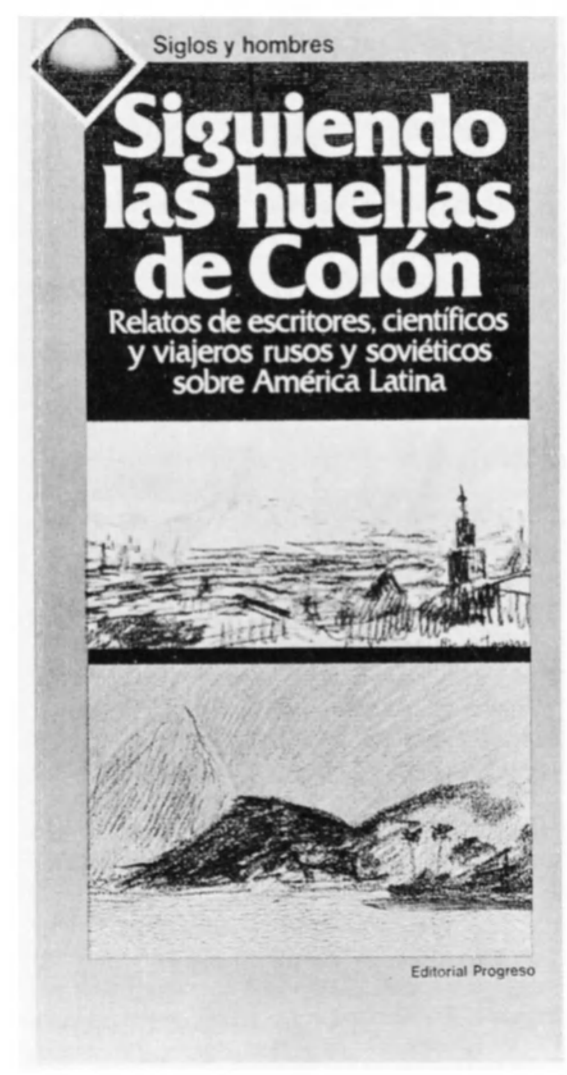
Ces œuvres du 18e siècle sont empreintes de compassion pour les peuples autochtones asservis et opprimés. On y dénonce le joug colonial, sujet brûlant puisqu'à travers l'Amérique, leurs auteurs visent en fait la Russie: l'esclavage dans les colonies américaines y est assimilé au servage russe.

On retrouve cette analogie dans une œuvre magistrale de cette époque, le fameux *Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou* d'Alexandre Radichtchev (1749-1802), première manifestation de l'abolitionnisme dans la littérature d'un pays dont les deux tiers de la population étaient privés de tout droit — une situation que l'auteur compare tout naturellement à la colonisation américaine. Dans un passage de cette œuvre, Radichtchev se remémore les après-midi d'été où il s'attardait, le long des débarcadères, à observer le déchargement des navires qui rapportaient d'Amérique d'opulentes cargaisons de sucre, de café, de teintures et d'autres précieux fruits de la terre, encore humides de la sueur, des larmes et du sang de ceux qui les avaient cultivés. Et l'auteur fait à ce propos une allusion sibylline dont le sens s'éclairera par la suite: «Pense, me disait autrefois un ami, que le café versé dans ta tasse et le sucre qui s'y dissout furent la cause du martyre d'un de tes semblables et le motif de supplices et d'outrages...»

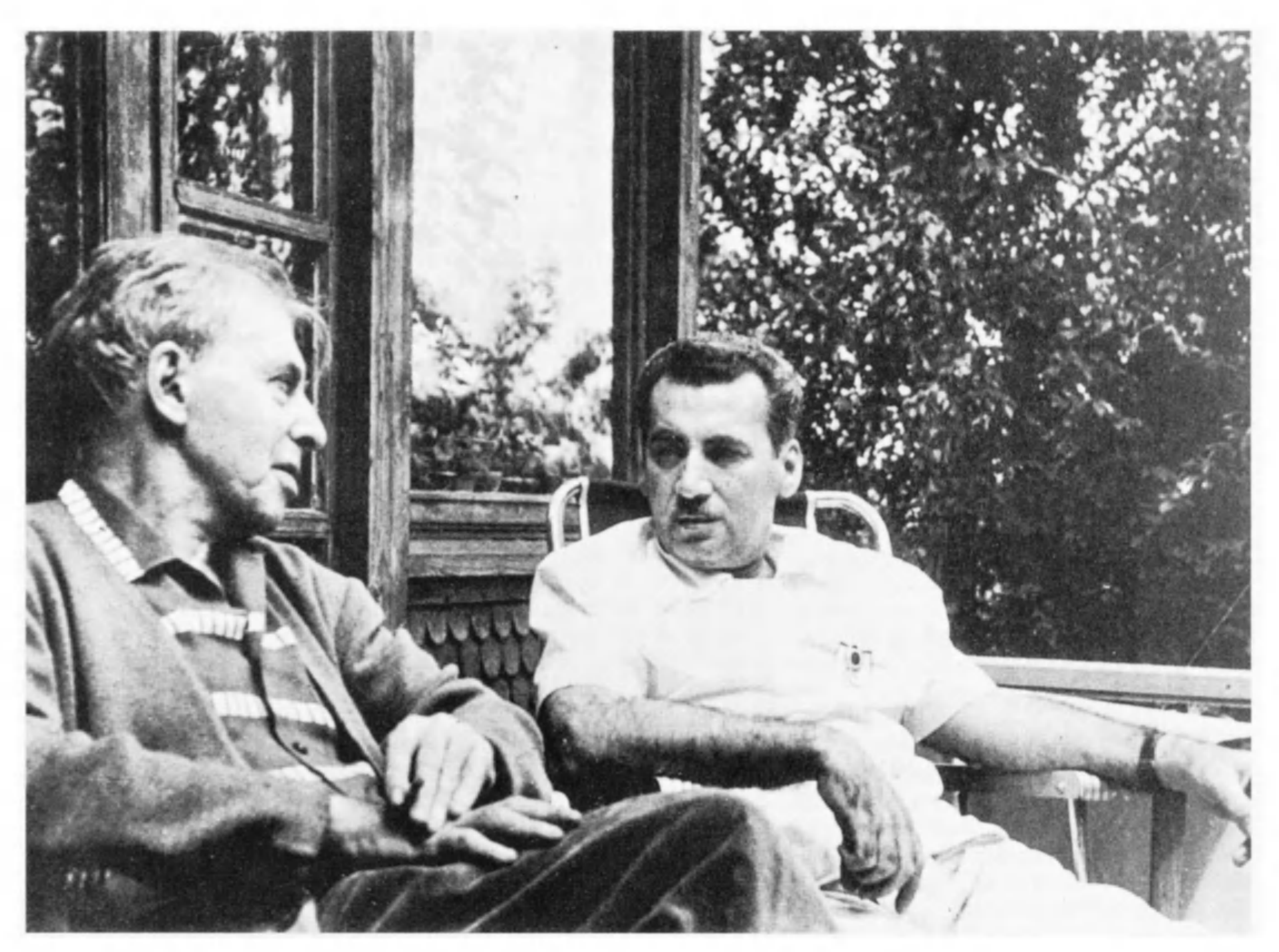
Le pamphlet de Radichtchev provoque la colère de l'impératrice Catherine II et lui vaut d'être traîné en justice. C'est alors qu'on apprend qui était cet ami inconnu qui dénonçait les fruits cultivés avec la sueur et le sang des esclaves américains. Radichtchev reconnaît s'être inspiré de l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, sortie en 1770 de la plume d'un philosophe français, l'abbé Guillaume Raynal. Que Radichtchev fasse référence à une des figures de la philosophie des Lumières en France n'est guère surprenant. La culture russe du 18e siècle en est très imprégnée et a fait siennes les idées de Voltaire, Rousseau, Montesquieu et Marmontel.

Les Lumières gagneront l'Amérique espagnole vers la fin du siècle, lors de la naissance du mouvement anti-colonial, qui fait de l'œuvre de Raynal le fer de lance de son combat contre l'Espagne. Et c'est encore à la France que reviendra le rôle d'intermédiaire dans le dialogue qui est près de se nouer entre la Russie et le monde ibéro-américain...

Simon Bolivar, devenu quasiment un personnage de légende, jouit en Russie d'une immense notoriété — qui ne tarde pas à se muer en engouement pour un chapeau à large bords, venu de France, et qui porte son nom. Ce couvre-chef exotique est même mentionné dans une des œuvres maîtresses de la littérature russe: *Eugène Oniéguine*, roman en vers d'Alexandre Pouchkine (1799-1837). Youri Lotman, structuraliste et sémiologue contemporain, explique que cette coiffure, dont les insurgés hispano-américains avaient fait leur signe de ralliement et leur symbole, avait été reprise comme telle par les libéraux français; baptisée *bolivar*, elle fut ostensiblement arborée



«Sur les traces de Colomb, L'Amérique latine vue par des écrivains, des scientifiques et des voyageurs russes et soviétiques», ouvrage publié en langue espagnole à Moscou en 1990.



Dans sa datcha, l'écrivain russe Ilya Ehrenbourg (mort en 1967) avec le romancier brésilien Jorge Amado.

par les libre penseurs et les dandys saint-pétersbourgeois.

Des steppes russes à la solitude des hauts plateaux

Plus tard, lorsque la marine russe les emmènera sur toutes les mers du globe, les voyageurs russes seront saisis par l'originalité du monde américain. Mais leur fascination devant la splendeur des paysages ne les empêche pas d'exprimer leur opposition à l'esclavage. Et ces deux leitmotive du romantisme que sont l'exaltation de la nature et le désir de liberté vont profondément marquer leur vision du monde latino-américain.

A côté des journaux de bord des marins, où abondent les descriptions vivantes quoique nécessairement succinctes, on trouve aussi des essais plus étoffés, dont les auteurs n'ont pas tant cherché à décrire des paysages qu'à analyser les nouveautés auxquelles ils étaient confrontés sur le plan social, politique et ethnique.

Alexandre Rotchev, un écrivain qui a l'occasion de visiter à cette époque plusieurs pays riverains de la mer des Antilles, peut mesurer directement le danger que fait peser l'expansionnisme nord-américain sur l'Amérique centrale. Il se dit «épouvanté par la cruauté des coutumes et le traitement insupportable qu'infligent les Nord-Américains aux natifs du pays».

En attendant, à l'autre bout du continent, des voyageurs russes ne laissent pas de s'étonner devant le gaucho. Dans son *Voyage à travers la pampa de Buenos Aires,* Platon Tchikhatchov, qui parcourut inlassablement les immenses plaines du río de la Plata, professe une admiration craintive pour ce cavalier fier et intrépide, à l'indépendance sourcilleuse.

Les récits de voyage dans le Nouveau Monde sont si variés qu'il est difficile d'en tirer des généralités. Mais il est un point sur lequel ils se rencontrent presque tous: quel que soit leur émerveillement devant ces paysages inconnus, les auteurs russes ne peuvent dissimuler leur nostalgie pour leur lointaine patrie.

L'appel de la Russie résonne avec force dans *A travers l'Amérique du Sud*, l'œuvre monumentale d'Alexandre Ionine, écrivain et diplomate qui séjourne de 1892 à 1896 dans la région. Doué d'un esprit vif et perspicace, il décrit son expérience avec une certaine hauteur de vues qui n'exclut pas cependant le souci du détail. Mais ce qui fait l'intérêt et l'originalité de ce grand ouvrage, c'est surtout la pensée qui s'y développe. Celle-ci est résumée dans un poème en prose, *Le lac Titicaca,* où l'auteur prend ses distances avec la conception européocentriste de l'histoire. A quatre mille mètres d'altitude, près d'un lac voisin du ciel, il a une sorte de révélation. En contemplant les merveilles naturelles, il perçoit soudain l'union essentielle de la nature et de la culture, que le rationalisme s'est damné

VERA KUTEISCHIKOVA,
de la CEI, latino-américaniste et spécialiste de l'histoire de la littérature, est membre de l'Académie des sciences et de l'Institut Gorki de littérature mondiale à Moscou. Elle est également co-directeur du projet de littérature latino-américaine de l'American Council of Learned Societies des Etats-Unis. On lui doit nombre d'articles et d'ouvrages, notamment sur le roman latino-américain du 20e siècle et le roman mexicain.

pour avoir voulu ignorer: «Il m'apparut alors que mes steppes natales, à l'instar de ces hauts plateaux, n'obéissent pas aux théories sur la vie tirées des livres de l'Ancien Monde, et que tous deux doivent nous inspirer des façons de penser et une logique nouvelles.»

Autre illustre visiteur du Nouveau Monde, le poète symboliste Constantin Balmont (1867-1942), arrivé à Mexico en 1905, se plonge avec enthousiasme dans l'atmosphère de l'antique civilisation indienne, qui, avoue-t-il, lui insuffle l'«esprit de magie». Tout comme Ionine, ils nous invite à reconnaître les limites d'une vision européenne enfermée dans un nombrilisme complaisant et nous exhorte à «contempler plaines et vallées non pas du petit mont Blanc, envahi de touristes, mais des hauteurs volcaniques du gigantesque Chimborazo, de ses cimes enneigées au pied desquelles les Péruviens édifiaient des temples d'or au Soleil, d'argent à la Lune».

Un nouveau dialogue

A la fin du 19e siècle, ce dialogue en pointillé prend corps avec la publication en Amérique latine des grandes œuvres de la littérature russe. Tourguéniev, Tolstoï, Gorki y suscitent un vif intérêt. Les Latino-américains découvrent la dure condition du peuple russe qui ploie sous le double joug d'un servage social et spirituel, et succombent à l'attrait du «mysticisme naturaliste» qui baigne ces «terres de grandes et mystérieuses solitudes». Le Vénézuélien Arturo Uslar Pietri y trouve de secrètes affinités dans «la sensibilité, le fatalisme et le goût pour le tragique».

Dessin d'Alexandre Pouchkine illustrant le chapitre premier d'*Eugène Oniéguine*, dans une lettre adressée à son frère Lev en 1824.



C'est peut-être dans ces affinités qu'il faut chercher l'explication du retentissement extraordinaire qu'eut en Amérique latine la révolution russe de 1917. Ce n'est pas un hasard si Neruda et Jorge Amado sont les premiers à faire connaître aux Russes leur continent sauvage à la beauté tragique, parcouru de forces vivifiantes. Les lecteurs russes vibrent de passion avec *La terre violente* d'Amado et s'émeuvent de l'exubérance poétique du *Chant général*, qui déroule dans ses vers toute l'histoire de l'Amérique latine.

La liberté créatrice du nouveau roman de Carpentier, Fuentes, Vargas Llosa, Cortázar, García Márquez fascine les auteurs soviétiques, et fait dire à Tchinguiz Aïtmatov qu'ayant lu ce dernier, il ne peut plus écrire comme avant. Si, un demi-siècle plus tôt, les Latino-américains ont pu ressentir une parenté spirituelle avec les personnages des romans russes, ce sont aujourd'hui les Russes qui reconnaissent dans le roman latino-américain quelque chose d'eux-mêmes.

La publication de la traduction russe de *Monsieur le Président* de Miguel Angel Asturias, portrait saisissant d'un petit pays asphyxié par la dictature, nous a révélé les rouages mortels des tyrannies latino-américaines. Dans les années 70, trois autres romans sur le même sujet remportent un vif succès: *Le recours de la méthode* d'Alejo Carpentier, *Moi le Suprême* d'Augusto Roa Bastos et *L'Automne du Patriarche* de Gabriel García Márquez. Si exotiques qu'aient pu lui paraître les personnages et le cadre de ces romans, le lecteur russe ne retrouvait pas moins, dans la trame historique et l'enchaînement de l'action, quelque chose d'affreusement familier.

Le monde entier a lu l'*Automne du Patriarche,* mais seuls les Russes ont pleuré en reconnaissant sous les traits du dictateur pervers et fou ceux du régime totalitaire qui les écrasait. Seuls les Russes — ou si l'on veut les Soviétiques — ont eu à subir la mystification et le mensonge érigés en système de gouvernement.

Le succès phénoménal de García Márquez dans notre pays me fait penser à ces mot de Michel Bakhtine, linguiste et critique littéraire russe, qui soutenait qu'«une culture ne se révèle dans toute sa plénitude et sa profondeur qu'aux yeux d'une autre culture». Il proclamait aussi que le dialogue interculturel est le moteur du progrès spirituel de l'humanité. Une idée d'actualité, puisqu'à la faveur du 500e anniversaire de la rencontre de deux monde, l'humanité s'aperçoit, enfin, qu'elle est une et solidaire. ❐



DÉCLARATION DE GUADALAJARA



EXTRAITS

Nous, chefs d'Etat et de gouvernement de l'Argentine, de la Bolivie, du Brésil, du Chili, de la Colombie, du Costa Rica, de Cuba, d'El Salvador, de l'Equateur, de l'Espagne, du Guatemala, du Honduras, du Mexique, du Nicaragua, du Panama, du Paraguay, du Pérou, du Portugal, de la République dominicaine, de l'Uruguay et du Venezuela, réunis les 18 et 19 juillet 1991 dans la ville de Guadalajara, au Mexique, sommes convenus de faire la déclaration suivante:

Nous représentons un vaste ensemble de nations qu'unissent des racines communes et le riche patrimoine d'une culture résultant de l'addition de peuples, de croyances et de sangs divers. Cinq cents ans après notre première rencontre, nous qui constituons l'un des grands espaces du monde d'aujourd'hui sommes résolus à projeter vers le troisième millénaire la force de notre communauté.

Nous reconnaissons que ce projet de convergence s'appuie non seulement sur un patrimoine culturel commun mais aussi sur la richesse de nos origines et de leur expression plurielle. Notre communauté est fondée sur la démocratie, le respect des droits de l'homme et les libertés fondamentales. Dans ce cadre sont réaffirmés les principes de souveraineté et de non-ingérence et est reconnu à chaque peuple le droit de construire librement, dans la paix, la stabilité et la justice, son système politique et ses institutions. (...)

Nous reconnaissons l'immense contribution des peuples autochtones au développement et à la pluralité de nos sociétés et nous réitérons notre engagement d'assurer leur bien-être économique et social et réaffirmons l'obligation qui est la nôtre de respecter leurs droits et leur identité culturelle. (...)

Si la situation actuelle persistait, à la bipolarité

En haut, éventail de plumes (Lima, Pérou).

idéologique pourrait succéder la division du monde en un Nord riche en capitaux et en technologies, et un Sud pauvre et sans perspectives. Pour éviter cela, il faut, d'une part, développer des formes effectives de réciprocité et de solidarité et, d'autre part, fonder celles-ci sur une éthique de justice sociale et de liberté qui favorise, en suscitant de nouveaux mécanismes, une véritable coopération entre les pays du monde. (...)

Face à la dégradation mondiale de l'environnement étroitement liée aux modèles de développement qui ont prévalu jusqu'ici, principalement dans les pays industrialisés, nous demandons que des mesures novatrices soient prises dans le cadre de la coopération multilatérale. Ainsi pourra-t-on mettre un terme à cette dégradation et vaincre la pauvreté. Il est indispensable que cette coopération internationale débouche sur la mise en place de mécanismes efficaces de transfert aux pays en développement de ressources financières supplémentaires et de technologies appropriées à des conditions préférentielles, non commerciales, eu égard au fait que c'est essentiellement aux principaux responsables du mal qu'il incombe d'agir pour y remédier. (...)

Face à la pauvreté, à la guerre, à l'intolérance, à la faim, à la maladie, à la dégradation de l'environnement et à l'ignorance, nous proposons une culture nouvelle fondée sur la coopération internationale, seule voie pour parvenir à un monde juste et stable. Nous concevons cette coopération comme une véritable action commune où se rejoindraient les intérêts et les objectifs partagés par les nations ibéro-américaines et dans le cadre de laquelle il s'agirait de faire plus que simplement donner et recevoir. (...)

Seule une communauté internationale régie par le droit peut assurer paix et sécurité à tous les peuples. Un rôle essentiel incombe dans cette tâche aux Nations Unies, à une Organisation des Nations Unies revivifiée et rénovée que la nouvelle situation internationale doit mettre plus facilement en mesure d'atteindre effectivement les objectifs qui lui furent assignés à sa création.

L'affermissement des fondements de la coexistence et de la justice internationale, conformément aux principes et objectifs de la Charte des Nations Unies, est une responsabilité conjointe de tous les Etats, et non la prérogative exclusive de quelques-uns. Il s'agit d'un processus qui doit être ouvert et participatif, dans lequel doivent être défendus les intérêts de la communauté internationale dans son ensemble. Nous sommes résolus à y apporter notre contribution. (...)

Pour atteindre les objectifs énoncés plus haut, nous avons décidé d'établir un dialogue au plus haut niveau entre les pays ibéro-américains. Nous, chefs d'Etat et de gouvernement réunis à Guadalajara, Mexique, avons décidé de former la Confédération ibéro-américaine de chefs d'Etat et de gouvernement, à laquelle participeront les Etats souverains d'Amérique et d'Europe de langue espagnole et portugaise. A cette fin, nous nous réunirons tout d'abord en Espagne l'année prochaine, puis au Brésil en 1993, en Colombie en 1994 et en Argentine en 1995. Ces réunions permettront de faire avancer un processus politique, économique et culturel grâce auquel nos pays pourront parvenir ensemble à s'insérer de manière plus satisfaisante et plus efficace dans un contexte mondial en pleine mutation. (...) ❒

***La marche de l'humanité en Amérique latine* (1972), détail d'une peinture murale de l'artiste mexicain David Alfaro Siqueiros.**



NAISSANCE DES TEMPS MODERNES

PAR EDGAR MONTIEL

1492 amorce un profond renouvellement de la pensée qui préfigure une conception nouvelle de l'humanité.



Un riche mineur du Potosí (dans ce qui est aujourd'hui la Bolivie) vers le milieu du 17e siècle, gravure anonyme. L'argent extrait des mines de cette région fut l'un des fondements de la puissance espagnole au 16e siècle.



C'EST précisément au moment où l'essor de l'imprimerie en Europe permet pour la première fois de reproduire et d'étudier les anciens manuscrits grecs et latins — donnant le signal de la Renaissance — que paraissent les *Lettres* d'Amerigo Vespucci. Il y évoque des mondes nouveaux peuplés d'êtres et de créatures inconnus, qui remettent fortement en question des ouvrages aussi éminents que la *Cosmographie* de Ptolémée, ou l'*Histoire des plantes* de Théophraste (respectivement publiées en 1478 en 1498 à Rome et Venise), et même la *Mécanique* d'Aristote.

Il fallut soumettre à un réexamen approfondi cette masse de connaissances patiemment accumulées au cours des siècles. Bien des idées et des hypothèses se révélèrent fausses, d'autres exactes, mais la plupart durent être réactualisées. Il y eut donc à la fois une crise et un profond renouvellement de la pensée, annonçant une époque ouverte à toutes les curiosités et capable de concevoir un univers composé d'une mosaïque de mondes.

La représentation de l'homme et de son univers devait être revue. Les humanistes commencent à parler d'universalité, d'humanité, concept nouveau pour désigner un univers peuplé d'hommes à la fois différents et semblables. Cette idée d'humanité marque le début des temps modernes en Occident et impose peu à peu une nouvelle *imago mundi.*

Le bon sauvage

Mais ces idées nouvelles ne faisaient pas l'unanimité et ont mis longtemps à s'imposer; l'université accueillait avec un scepticisme dédaigneux les récits des découvertes extraordinaires des marins espagnols et portugais, n'y voyant que des racontars sans valeur. En 1512, l'érudit Alessandro Achillini professait encore que l'équateur était une région stérile, déserte et inhabitées. Et en 1539, Johann Boemus publia son *Recueil de diverses histoires touchant les situations de toutes régions et pays contenuz es trois parties du monde*, dont le titre même nie l'existence de l'Amérique, ce qui n'empêche pas l'ouvrage d'être constamment étudié et réédité jusqu'au 17e siècle.

Ce ne sont pas seulement les *Lettres* de Vespucci qui enflamment l'imagination des Européens. Les récits des explorateurs et des conquistadors commencent à circuler discrètement dans les cours européennes, chez les armateurs et dans les cercles de pensée avancée. La correspondance de Colomb avec les Rois catholiques va fixer en un éclair l'image typique de l'homme américain: beau, vertueux, libre, insoucieux des biens matériels, comme vivant dans un âge d'innocence.

Vespucci confirme d'ailleurs cette impression: «Ils n'ont personne pour les diriger, ne marchent pas au pas, chacun étant maître de lui-même... Ils n'ont ni souverain ni chef et n'obéissent à personne. Ils vivent dans la plus entière liberté.» Cette impression initiale des indigènes des Caraïbes va donner naissance au premier lieu commun européen sur le Nouveau Monde: le mythe du bon sauvage.

Cette représentation dans le miroir de l'Autre a eu sa dynamique et son importance. Rabelais exprime déjà un mélange de curiosité et d'admiration pour les Indiens qui font plus grand cas d'un bloc de pierre que d'une pépite d'or[1], et la réflexion de Montaigne sur les hommes de mœurs et de culture différentes fait des *Essais* l'un des textes fondateurs de l'anthropologie comparée.

On pourrait parler de la rencontre de deux rationalités, de deux système de développement qui vont essayer de se comprendre mutuellement, mais qui donnent lieu à des malentendus sans fin.

Par exemple, l'idée de la condition «naturelle» de l'Indien, comme simple prolongement de l'état de nature, a donné naissance à une idéologie discriminatoire et inégalitaire, au point d'inciter un penseur comme Hegel à nier l'historicité de l'homme américain, comme si l'Amérique précolombienne appartenait au règne de la nature et non à celui de la raison.

Le mythe du bon sauvage allait néanmoins connaître un grand succès, bientôt associé à celui de l'Eldorado qui fait des Amériques le pays des métaux précieux, de l'abondance et de l'éternelle jeunesse, un jardin élu par la Providence pour nourrir le reste du monde.

De l'Eldorado à la légende noire

Mais très vite un nouveau mythe allait s'ajouter aux précédents: la légende noire. En fait, l'image édénique de l'Eldorado dissimulait sous une apparence bénigne la sombre réalité d'une mise en coupe réglée des mines d'or et d'argent du Nouveau Monde pour remplir les coffres des Européens. L'économiste Raymond Barre[2] rappelle opportunément que cet or a fondé la puissance commerciale de l'Europe, permis l'essor du capitalisme, créé les banques de Lyon, Anvers, Amsterdam, Francfort et Séville, ainsi que les premières «bourses» de valeurs; il est donc à l'origine de l'extraordinaire essor économique de l'Europe moderne. Le mythe de l'Eldorado servait en fait à dissimuler aux yeux des contemporains le lourd tribut à payer en vies indigènes pour arracher l'or et l'argent américains des entrailles de la terre.

En 1533, le père Bartolomé de Las Casas fait sensation en publiant à Séville, avec l'autorisation du roi d'Espagne, sa célèbre *Apologétique*, où il dénonce vigoureusement les abus commis par les conquistadors. Ce texte fondateur de la légende noire connaît un succès européen. Il exerce une influence énorme sur les humanistes, les philosophes des Lumières et les idéologues de la Révolution française.

Mais voici que paraît au tournant du siècle (Lisbonne, 1609) un autre ouvrage qui va, plus encore que celui de Las Casas, influencer l'idée que l'Europe se fait de l'Amérique: les *Commentaires royaux* de l'Inca Garcilaso de la Vega.



Frontispice de l'*Histoire des Yncas, rois du Pérou* (Amsterdam 1737), traduction par Richelet des *Commentaires* de l'Inca Garcilaso de la Vega. Dessin de Picart le Romain.

Là où Las Casas suscitait chez le lecteur européen la pitié pour les pauvres Indiens, l'Inca Garcilaso exprime une véritable admiration pour une culture et une civilisation qu'il décrit dans une langue magnifique. Cette description magistrale, méthodique et harmonieuse de l'empire inca fait paraître l'Amérique sous un nouveau jour. On peut dire que les *Commentaires* de Garcilaso ont influencé peu ou prou tous les écrivains et penseurs des 17ᵉ et 18ᵉ siècles.

Le témoin définitif

Pourquoi le témoignage de Garcilaso touche-t-il et fascine-t-il à ce point les lecteurs européens? Rappelons qu'il était né à Cuzco, capitale de l'empire inca, en 1539, c'est-à-dire cinq ans après la chute de la ville aux mains des Espagnols. Métis du plus haut rang (il est le fils d'une princesse inca et d'un noble capitaine espagnol) il est initié très tôt au latin, aux sciences et aux lettres. Mais en même temps, il est le témoin privilégié du tragique effondrement de l'empire du Soleil; tous les soirs, il écoute fasciné les membres de la famille de sa mère évoquer la gloire d'un passé révolu et assiste aux quelques rites qui ont survécu à la conquête. A vingt et un ans, il part terminer ses études en Espagne et faire valoir ses droits héréditaires. Il y embrasse une carrière à la fois militaire et littéraire. Retiré à Montilla, puis à Cordoue, il dévore les classiques grecs et les historiens romains et s'intéresse à l'agriculture, la musique, l'architecture. Surtout, il se passionne pour toutes les chroniques des Indes occidentales, dont les erreurs et les contrevérités vont le décider à rédiger ses fameux *Commentaires*, où il s'efforce de corriger les témoignages de ceux qui l'ont précédé pour «éclaircir et préciser bien des choses qu'ils ont à peine commencé à dire et laissées imparfaites.»

Il se lance donc dans un travail majeur de

reconstitution historique pour prouver aux Espagnols et aux Européens que les Incas étaient «civilisés et non barbares», et pour inciter l'Espagne à renoncer à gouverner par le fer et le feu une nation déjà vaincue militairement et qui mérite d'être traitée avec les égards dus à sa culture[3].

Après l'édition espagnole (1609), viennent les traductions en français (1633), anglais (1688) et néerlandais (1705), suivies, jusqu'au 19e siècle, d'innombrables rééditions, dont celle en français de 1744, abrégée mais abondamment annotée et commentée par d'éminents savants et voyageurs du siècle des Lumières. Ainsi s'instaure un dialogue symbolique, érudit et fécond, entre l'Inca Garcilaso et La Condamine, Godin, Frézier et bien d'autres.

De cette présentation de l'empire inca par Garcilaso, les Européens retiennent aussi bien le système social rigide, le collectivisme agraire, le monothéisme rigoureux, que les grandes avancées dans le domaine de l'agriculture, de l'irrigation, de l'architecture, de l'urbanisme, de la domestication des plantes et des animaux, sans oublier le raffinement des bijoux et des tissus.

Cette image d'une société égalitaire et planifiée, placée sous l'autorité d'un Etat omniprésent, va faire rêver les utopistes et les réformateurs du 17e et du 18e siècle. Pour l'Europe, assoiffée de justice sociale et de réformes, la société inca est la preuve concrète qu'un autre système social est possible et que la répartition des biens et des richesses n'est pas un rêve inaccessible. Le «nouveau» monde avait bel et bien inventé une nouvelle relation entre l'homme, la nature et l'Etat.

Du reflet à la réalité

La vision «intériorisée» de Garcilaso se retrouve chez Campanella, Bacon, Morelly — utopiste français dont le Code de la Nature (1753) influencera les penseurs révolutionnaires et les socialistes utopiques du 19e siècle. Mais Garcilaso a aussi influencé Montesquieu, Voltaire (dont la pièce Alzire se déroule au Pérou), Rousseau, Marmontel (dont les romans puisent largement dans les œuvres de Las Casas et de l'Inca Garcilaso), et Rameau (auteur du célèbre opéra-ballet *Les Indes galantes*). Au fond, tous ces philosophes, moralistes, politiciens, artistes, poètes et musiciens, qu'ils soient monarchistes ou bourgeois, trouvent dans la société inca une source d'inspiration ou le moyen d'exprimer leurs propres aspirations. L'Autre a cessé d'être un simple reflet pour s'intérioriser dans le regard du spectateur européen.

A la veille de la Révolution française, l'Académie de Lyon propose comme sujet de concours une dissertation sur un thème résolument universaliste: «De l'influence de la découverte de l'Amérique sur la félicité du genre humain». Beaucoup de textes reçus trahissent l'influence de la pensée de Garcilaso, notamment celui du lauréat, l'abbé Genty, qui donne au débat une actualité tout à fait révolutionnaire. Pour Genty, c'est la propriété collective qui a apporté le bonheur aux Incas, mais c'est l'absence de toute propriété privée qui, en affaiblissant le sens social, a été la cause de l'effondrement de leur empire.

C'est ainsi que l'Amérique, cette altérité fondamentale par ses peuples, sa géographie et sa culture, se retrouve au centre d'un cataclysme historique aussi puissant que la Révolution française. A son tour, celle-ci renverra à l'Amérique son propre message, qui a intégré les apports novateurs de Las Casas et de Garcilaso. La boucle est bouclée et c'est un autre cycle qui s'amorce. ❒

num copia ſalubritate admixta hominū : quæ niſi
quis viderit:credulitatem ſuperat . Huius arbores
paſcua & fructus / multū ab illis Iohanę differūt .
Hæc præterea Hiſpana diuerſo aromatis genere /
auro metalliſq; abundat.cuius quidem & omnium
aliarum quas ego vidi : & quarum cognitionem
baheo incolę vtriuſq; ſexus :nudi ſemp incedunt :



L'arrivée de Christophe Colomb aux Antilles. Gravure accompagnant sa première lettre aux Rois catholiques, publiée en latin en 1493.

1. Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVIe siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel 1988.
2. Raymond Barre, *Economie politique I*, PUF, Paris 1983.
3. Edgar Montiel, *Inca Garcilaso, Identidad de la Historia* (L' Inca Garcilaso, identité de l'histoire), in *Cuadernos Americanos* (Cahiers américains) Mexico 1990.

EDGAR MONTIEL,
du Pérou, appartient à la nouvelle génération d'essayistes et penseurs latino-américains. Publications récentes: *Inca Garcilaso. Identidad de la historia* (1990, L'Inca Garcilaso. Identité de l'histoire), *Barro pensativo. Signos de la cultura peruana* (1990, L'argile pensante. Signes de la culture péruvienne) et *Negros en Sudamérica. De la conquista a la identidad nacional* (à paraître, Les Noirs en Amérique du Sud. De la Conquête à l'identité nationale).

L'INVENTION D'UNE CULTURE

PAR LEOPOLDO ZEA

❦

Cinq cents ans après le choc de la Conquête, l'Amérique affirme une identité issue du métissage.

DÉCOUVERTE, rencontre, conquête, colonisation, ces mots trahissent surtout le point de vue de celui qui les emploie. Pour l'Europe, ils traduisent essentiellement un besoin de se projeter au-delà d'elle-même, vers des terres imaginaires, des utopies auxquelles le voyage de Colomb donnera réalité. L'Amérique, écrivait Fernand Braudel, est l'invention de l'Europe. Celle-ci n'a-t-elle pas «découvert, inventé l'Amérique et célébré le voyage de Colomb comme le plus grand événement historique depuis la Création? (...) L'Europe a patiemment créé, à son image et à sa ressemblance, une Amérique qui réponde à ses désirs».*

L'Amérique est venue concrétiser les utopies de More, de Bacon, ou de Campanella. L'Europe renaissante s'est projetée vers le monde découvert par Colomb. Et c'est en Amérique du Nord, aux Etats-Unis, qu'elle en a trouvé l'image la plus parfaite — celle de l'accomplissement de ses idéaux de liberté. Là il lui est facile, non seulement de commémorer, mais aussi de célébrer la réalisation d'un vieux rêve, de fêter sa propre universalité historique..

Mais la conquête et la colonisation lancées par Colomb en 1492 étaient d'une tout autre nature. Dans les régions où cette colonisation s'est exercée, il y avait autre chose que des immensités inhabitées, que des populations nomades. A la différence des puritains qui viendront plus tard avec le *Mayflower*, ceux qui suivirent Colomb dans son aventure se trouvèrent face à des hommes porteurs de systèmes de valeurs cohérents, de civilisations qui les interpellaient en défiant leur conception du monde. Il fallait donc non seulement assujettir leur corps, mais s'approprier leur âme. Les puritains qui coloniseront les plaines d'Amérique du Nord n'éprouveront nul besoin d'imposer leur culture, leur religion et leurs mœurs à des êtres qui leur semblaient absolument impénétrables. Il y eut donc deux formes de conquête: l'une ambitionnait la maîtrise des esprits, l'autre se contentait de domestiquer la nature d'un monde nouveau, une nature dont les habitants de ces contrées faisaient partie intégrante.

L'expansion espagnole amorcée avec Colomb répondait certes à des préoccupations mercantiles, mais elle s'accompagnait aussi d'une mission évangélisatrice. S'il avait rencontré le grand khan de Cathay, Colomb aurait tenté d'obtenir la christianisation de ses sujets. A la différence du Nord, la conquête ibérique vise non seulement à amasser des richesses, mais aussi à sauver des âmes. Il y a autant de convoitise d'un côté que de l'autre, mais celle des Espagnols est tempérée par les missionnaires, qui s'efforcent de comprendre les gens qu'ils rencontrent afin de pouvoir les amener dans le giron de la chrétienté.

Conquérir des âmes. Pour cela il fallait détruire ou du moins faire disparaître des cultures païennes inspirées par le démon. L'on procédait donc à des baptêmes collectifs, contre l'avis du père Bartolomé de Las Casas, qui soutenait que les indigènes étaient gens de raison



Photo aérienne du *Portrait de Saginaw Grant*, une tête d'Indien mesurant plus de 300 m du sommet de la coiffure à l'épaule, dessinée à même le sol dans un champ du Kansas (Etats-Unis) par l'artiste américain Stan Herd. Les grands traits sont tracés à la charrue et les reliefs sculptés à la tondeuse.

* Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe - XVIIIe siècle*, Paris 1967.



qu'il convenait d'abord de convertir. Pour sauver leurs âmes on leur livrerait une «guerre juste», qu'ils paieraient en servant des maîtres qui auraient été en droit de les exterminer en raison de leur «barbarie». Que peut-il arriver de mieux à ces barbares, disait Juan Ginés de Sepúlveda (1490-1573), que d'être soumis à un empire dont la prudence et la vertu peuvent faire d'eux des gens civilisés? Et que doivent-ils donner en échange? Il est juste, poursuivait-il, que ce dévouement pour leur rédemption, ils le payent de leur travail auprès des maîtres auxquels ils ont été confiés. Bartolomé de Las Casas n'est pas le seul à dénoncer la duplicité de cet argument, et le génocide perpétré en son nom.

Ce n'est pas un hasard si, en cette même année 1492, coïncident deux événements historiques majeurs: la chute de Grenade et la découverte de l'Amérique. La prise de Grenade marque l'achèvement de la reconquête et la fin d'une suprématie arabe qui remontait à 711. Ces huit siècles ont appris aux habitants de la péninsule la coexistence avec d'autres races et d'autres civilisations, et produit ces hommes qui se répandront dans le continent inconnu. Le métissage se poursuivra dans le Nouveau Monde, malgré l'arrogance et la cupidité, et en dépit d'atrocités que les Espagnols seront d'ailleurs les premiers à dénoncer.

Durant la période coloniale, les Espagnols s'attacheront à imposer leur culture aux peuples vaincus, mais ceux-ci finiront par s'imposer aux conquérants, en un brassage culturel et racial qui trouvera d'innombrables expressions. Plus tard, s'y associeront, sous la contrainte, les Africains arrachés à leur terre pour assurer le pénible labeur qui avait décimé les premiers occupants du continent. Après eux, d'autres peuples et d'autres cultures viendront encore se fondre dans ce gigantesque creuset.

En cette année 1992, cinq cents ans après l'exploit de Colomb, l'Amérique commémore non pas l'événement qui marqua le début de son asservissement, mais les circonstances qui présidèrent à la constitution de son identité. L'Amérique latine ne doit pas répudier son passé, car entre conquérants et conquis, il y eut bien un choc des cultures, mais aussi coexistence et échange. «C'est dans le mélange des sangs et des cultures, écrit José Vasconcelos, que nous devons rechercher les traits essentiels de notre individualité». ❐

LEOPOLDO ZEA, essayiste et philosophe mexicain, est professeur de philosophie de l'histoire et d'histoire des idées à l'Université nationale autonome du Mexique. La culture et l'histoire de l'Amérique latine forment les thèmes principaux d'une œuvre abondante, traduite en plusieurs langues, où l'on relève *América en la historia* (1957, L'Amérique dans l'histoire), *El pensamiento latinoamericano* (1976, la pensée latino-américaine) et *Latinoamérica, tercer mundo* (1977, L'Amérique latine, ce tiers monde). Voir aussi notre entretien du mois de novembre 1990.

ET DANS CINQ

PAR FÉLIX FERNÁNDEZ-SHAW

1992 est une année historiquement significative, car elle marque le bilan d'un demi-millénaire d'événements divers qui prirent naissance en 1492 dans le monde alors connu — événements qui, avec le recul, prennent une tout autre dimension permettant de les juger autrement et d'en mesurer pleinement les effets. La prise de Grenade, le 2 janvier de cette année-là, par les Rois Catholiques eut un grand retentissement dans toute l'Europe. Ce n'était pas en vain que l'Espagne s'était abstenue de participer aux croisades du Levant pour se consacrer à son œuvre de reconquête. En faisant des recherches dans les archives de Gênes, je suis tombé sur un acte signé par le Doge de la république marchande, ordonnant que la prise de Grenade fût célébrée non seulement avec les salves d'artillerie d'usage, mais aussi par l'observation de trois jours fériés. Et c'est le 31 mars que fut signé l'édit sur l'expulsion des Juifs. Creuset des cultures européennes et méditerranéennes qu'elle apportera à l'hémisphère occidental, l'Espagne a le privilège de porter le double nom arabe d'*Al-Andalus* et juif de *Sefarad*.

Il est probable que sans ces deux événements historiques, aux lointains prolongements géographiques et politiques, Christophe Colomb n'aurait pas, le 17 avril 1492, obtenu la signature des Capitulations de Santa Fé, extraordinaire contrat, dirions-nous aujourd'hui, entre un gouvernement et un particulier établissant par avance ses droits sur quelque chose dont personne ne connaissait encore l'existence. Sans ces documents, Colomb et les frères Pinzón n'auraient jamais pu armer les trois caravelles qui prirent la mer le 2 août depuis Palos, puis le 9 septembre au départ de La Gomera, aux Canaries.

Dans sa lettre aux Rois Catholiques du 15 février 1493, Colomb annonce qu'il a touché terre, après 33 jours de navigation, le 12 octobre 1492, date retenue depuis pour l'acte de naissance du Nouveau Monde, ou plutôt de la rencontre entre les naturels de l'Amérique et les voyageurs du vieux continent. Mais la découverte de Colomb n'eut apparemment pas le retentissement de la prise de Grenade: dans les archives de Gênes, je n'ai pu trouver trace d'une quelconque réaction à cet exploit, alors que la lettre le relatant avait été amplement diffusée en Europe. Bien sûr, cela ne veut pas dire que l'événement resta sans écho, surtout si l'on considère les relations privilégiées qu'entretenait cette cité avec Barcelone, où Colomb fut solennellement reçu par les Rois Catholiques au retour de son premier voyage.

On devait savoir peu de choses, à Gênes, des démarches de Colomb auprès des monarques européens. Il est vrai que celui-ci avait conservé davantage de liens avec le Portugal qu'avec sa ville natale. Par contraste, les lettres qu'adressera plus tard Amerigo Vespucci à Florence, alors qu'il était au service de l'Espagne, auront un impact considérable et vaudront au navigateur florentin de laisser son prénom au Nouveau Monde. Colomb eut en somme fort peu d'influence sur la vie politique de la République de Gênes, qui mettra bien longtemps à se souvenir de lui!

UNE GRAMMAIRE POUR UN EMPIRE

Les caravelles qui firent voile de Palos sous le commandement de Colomb auraient presque pu emporter la *Grammaire castillane* que publiera Elio Antonio de Nebrija à Salamanque le 18 août suivant. Il n'est pas indifférent d'en préciser la date, car si dans l'esprit de son auteur, cette œuvre devait permettre de conquérir un empire, c'était évidemment du Saint Empire romain germanique qu'il s'agissait, et non de l'empire espagnol, qui n'avait pas encore vu le jour.

On a aussi tendance à oublier que cette œuvre monumentale, fruit de nombreuses années de travail, s'appuie sur une langue qui comptait, quant à elle, quelque 500 ans d'existence. De nos jours, par bonheur, la langue a cessé d'être un instrument de domination pour devenir le véhicule de la coopération et de la solidarité internationales. Cette année, les hispanophones auront la satisfaction de voir pour la première fois leur langue millénaire à l'honneur dans une exposition universelle: l'Expo'92 à Séville, seconde patrie de Nebrija.

Si l'on avait disposé à l'époque des mêmes moyens de communication qu'aujourd'hui, comment nous seraient parvenus d'Amérique les échos des événements de cet *annus mirabilis*, année admirable? Celle-ci vit l'Espagne, à l'instar de la France et de l'Angleterre, devenir un Etat-nation moderne, à cette différence que l'union politique scellée entre la Castille et l'Aragon s'étendit à des territoires dont on ignorait encore l'importance, suivant une logique européenne propre à cette époque et que rien, alors, ne vint contredire. Il eût été passionnant d'avoir le compte rendu de la découverte, par les Indiens caraïbes, des équipages de Colomb, et de leurs réactions face à ces étrangers aux costumes et aux mœurs bizarres, à la foi si différente de la leur.

De tous les événements de cette année 1492, si riche en péripéties en Europe, c'est évidemment la découverte d'un nouveau continent qui aura eu le maximum d'influence historique, géographique et scientifique. Thulé, comme l'avait prédit Sénèque, ne marquerait plus les confins du monde. Aussitôt, les pays européens de la façade atlantique porteront leurs rivalités au-delà des mers: l'Espagne et le Portugal devront se partager une bonne partie des territoires du Nouveau Monde, tandis que l'Angleterre et la France se disputeront le Nord du continent. Curieusement, ces entreprises de découverte, qui obéissaient à des impératifs politiques, puis économiques, ne connaîtront pas toutes la même fortune en Europe. Il se passera des lustres avant que les Atlas historiques et géographiques ne tiennent compte des voyages d'exploration portugais et espagnols. Car si le débarquement de Colomb sur l'île de Guanahani fut un événement capital, le passage de la ligne équinoxiale africaine, tant redoutée des marins portugais, ne le fut pas moins. Nous le mesurons bien aujourd'hui, 1492 n'est que l'aboutissement de l'énorme effort d'expansion maritime des

CENTS ANS?

peuples ibériques aux 14e et 15e siècles. Dont la résonance fut telle, qu'elle se prolonge encore cinq siècles plus tard. Il suffit de rappeler, à titre d'exemple, l'exposition bibliographique organisée en mai 1991 à l'UNESCO sur le thème «Le mot et l'écriture: rencontre de deux mondes» et présentant, à l'occasion de son Cinquième centenaire, plus de mille ouvrages récemment parus sur le sujet en diverses langues.

Pour autant que je sache, il n'y eut pas, à proprement parler, de commémoration de cet événement avant son quatrième centenaire. Palos résonne encore des paroles que prononça à cet occasion le ministre plénipotentaire de l'Uruguay, Zorilla de San Martin, au nom de l'ensemble du corps diplomatique ibéro-américain, tandis que paraissait en Italie la célèbre *Raccolta colombina* et qu'aux Etats-Unis, grâce d'ailleurs aux Italiens, se déroulaient les premières célébrations du 12 octobre 1492. Aujourd'hui, nous incombe la mise en valeur des études réalisées sur le sujet et leur adéquation à l'époque où nous vivons. Avec l'apparition de nombreux documents inédits, elles nous obligent — et c'est une bonne chose — à revenir sur certains aspects de notre histoire.

Cela dit, je crois qu'on aurait tort de s'en tenir à cette réflexion sur l'itinéraire d'hier à aujourd'hui, sans penser aussi à l'avenir, c'est-à-dire à la manière dont nous jugeront, dans 500 ans, les générations futures. Aurons-nous su effectuer le bond en avant qu'exigent l'évolution humaine et les développement historiques, ou nous serons-nous cramponnés aux vieux schémas, en oubliant qu'ils ne valent que par leur projection vers l'avenir — tombant ainsi dans un narcissisme historiciste difficilement excusable?

De la découverte à la rencontre

Il n'y eut jamais d'événement plus riche de conséquences pour l'histoire des relations internationales que la rencontre des deux mondes. C'est pourquoi Colomb s'est cru si naturellement autorisé à utiliser le mot de «découverte» dans sa lettre à la cour d'Espagne; et celui-ci a été repris en toute bonne foi par des générations de maîtres et d'élèves, des deux côtés de l'Atlantique.

Depuis, notre perception du monde a évolué, comme en témoigne la préoccupation fondamentale de l'«Autre», qui s'impose pour ce Cinquième centenaire — dans la logique d'une époque dominée par la communication, et où l'écoute et le respect de l'«Autre» devient une nécessité. L'événement est perçu comme une réalité incontestable, mais qui déborde le cadre restreint de la notion de *découverte* (en géographie comme en biologie ou en chimie) pour s'approfondir avec l'idée plus intemporelle de *rencontre*. Une idée attrayante pour tous ceux qu'elle concerne, car elle traduit bien, à l'aube du troisième millénaire, une volonté commune de rassemblement et d'intégration qui, avec tout le respect dû aux minorités et à leur passé historique, fraye la voie au dialogue et à la concorde.

Le mot «découverte» fait la part belle aux héros de l'entreprise; le mot «rencontre» rend davantage justice aux peuples dont la réunion allait donner son contenu à l'idée de Nouveau Monde. Si l'expression «découverte» a une portée surtout événementielle, le mot «rencontre» exprime mieux le cheminement politique qui aboutit à la réalité d'aujourd'hui, 500 ans après 1492. A une autre occasion, j'ai écrit: «Toute commémoration a un sens. Un sens historique, mais aussi politique. Il ne s'agit pas simplement de rappeler un fait, mais de le valoriser, car en règle générale, on ne se souvient que de ce qui a de la valeur. On lui associe toujours une date, et c'est ainsi qu'on le transmet à la génération suivante. Geste historique par définition, puisqu'il s'inscrit dans la chaîne des événements... Ces points de repères historiques et politiques sont précieux, car ils permettent à tout instant de situer le *présent* par rapport au *passé*, et à l'*avenir*.» Il était logique qu'une histoire eurocentriste parlât de «découverte». Il est tout aussi logique qu'une histoire enfin conçue comme universelle nous incite à adopter le terme si évocateur de «rencontre»

Quel témoignage allons-nous léguer à ceux qui viendront dans 500 ans? Quel bilan de notre imbroglio politico-historique dresseront ceux qui connaîtront le 6e, 7e ou 8e centenaire de l'événement qui nous préoccupe? Ce que nous faisons aujourd'hui pour mieux comprendre ce qui s'est passé en 1492, présentera-t-il un intérêt quelconque dans cinq siècles? Ainsi, pour prendre l'exemple de mon pays, où il fallut tant d'efforts et d'abnégation pour restaurer la démocratie et se donner une Constitution qui rassemble tous les Espagnols, qui aurait pu penser qu'avant 1992, l'Espagne changerait de dimension historique et politique en épousant la cause d'une Europe communautaire, et qu'au 1er janvier 1993, elle tournerait la page sur des rivalités ancestrales? Qu'en juillet 1991, pour la première fois dans leur histoire commune, les chefs d'Etat et de gouvernement des pays hispano- et lusophones tiendraient à Guadalajara (Mexique) un Sommet ibéro-américain? Enfin, qu'avant même la fin de 1991, Arabes et Juifs se retrouveraient à Madrid pour une conférence de paix, et reviendraient, après tant d'années, régler leurs différends sur un sol jadis familier?

Certains anniversaires sont incontournables, ils font partie de l'histoire des peuples. Encore convient-il d'en profiter pour mieux recadrer l'événement en fonction du contexte sociologique et politique. C'est pourquoi je propose que nous commencions dès aujourd'hui à préparer le Cinquième centenaire... de 1992. Pour aller de l'avant avec une meilleure connaissance du passé, mais en sachant que le présent doit être tourné vers l'avenir. Dans cent ans, nous retrouverons cet anniversaire, et il faudra à nouveau affiner le bilan, car les tablettes de l'histoire sont à revoir perpétuellement. A nous de donner à l'événement un contenu toujours plus riche d'espoir. L'année 1992 n'a de sens que si elle porte en elle la justification de l'avenir. ❐

FÉLIX FERNÁNDEZ-SHAW,
docteur en droit et en sciences de l'information, diplomate de carrière et ancien ambassadeur d'Espagne en Syrie, à Chypre, en Uruguay et au Chili, est actuellement ambassadeur de son pays auprès de l'UNESCO.

UNESCO 1946-1991 Un parcours de 45 années (1989-1991)

par Michel Conil Lacoste



La réserve de biosphère de Mananara-Nord (Madagascar).

1989

Politique générale

■ Octobre-novembre: réunie en sa vingt-cinquième session, la Conférence générale approuve un budget biennal pour 1990-1991 d'un montant de 378,8 millions de dollars. Elle adopte le 3e Plan à moyen terme (1990-1995) dont la structure «vise à renforcer l'interdisciplinarité et l'intersectorialité de l'action de l'Organisation».

Éducation

■ Février: lancement par le Directeur général du Programme régional pour la généralisation et la rénovation de l'enseignement primaire et l'élimination de l'analphabétisme des adultes dans les Etats Arabes (ARABUPEAL).
■ Paris, 4-6 septembre: l'UNESCO accueille la réunion inter-institutions annuelle sur la coordination des activités des Organisations du système des Nations Unies relatives au contrôle international de l'abus des drogues (UNESCO, OMS, FAO, BIT, Banque mondiale etc.). Trois thèmes majeurs: ressources financières internationales disponibles, éducation et prévention, coordination.
■ New-York, 6 décembre: lancement officiel de l'Année internationale de l'alphabétisation — 1990, en présence du Secrétaire général des Nations Unies. 107 comités nationaux préparent l'AIA.

Sciences exactes et naturelles

■ Madagascar: la mise en place, avec le concours du PNUD et de la RFA, de la première réserve de la biosphère dans ce pays à Mananara-Nord permet d'envisager la protection durable d'une diversité biologique exceptionnelle.

Sciences sociales et humaines

■ Yamoussoukro (Côte d'Ivoire), juin/juillet: au siège de la Fondation Houphouët-Boigny pour la paix, Congrès international sur la paix dans l'esprit des hommes. Les débats ont notamment souligné le lien entre l'éducation pour la paix et la responsabilité des hommes en ce qui concerne leur environnement.
■ Ankara, septembre: en coopération avec l'Université d'Hacettepe (Turquie), colloque international sur l'accès des femmes au travail salarié.

SAUVEGARDER LA CULTURE POPULAIRE

Culture

■ Novembre: adoption à la 25e session de la Conférence générale de la Recommandation sur la sauvegarde de la culture traditionnelle et populaire. Il s'agit du premier instrument juridique international intéressant le folklore.
■ Lyon, au siège d'INTERPOL, décembre: colloque international sur le trafic illicite et le vol des œuvres d'art et des biens culturels. La collaboration de l'UNESCO avec INTERPOL remonte à de nombreuses années.
■ Promotion du livre: en 1988-1989, 68 Etats membres auront bénéficié d'activités intéressant ce domaine. Plus de 20 cours de formation aux différents métiers du livre ont été organisés dans toutes les régions avec l'aide de l'UNESCO.
■ Lancement de la 16e exposition itinérante UNESCO de reproductions d'œuvres d'art, consacrée à l'art bouddhique.

Communication

■ Quito (Equateur), mars: réunion des ministres de l'information d'Amérique latine sur l'avenir des services publics de radiodiffusion dans la région.

UNE PRIORITÉ: DÉVELOPPER LES AGENCES DE PRESSE

■ Mai: mission d'évaluation conjointe UNESCO/RFA dans 6 des 13 pays couverts par le projet WANAD (West Africa News Agencies Development). La RFA décide d'allouer 4 millions de dollars au projet, notamment pour l'informatisation des agences de presse.
■ Suva (îles Fidji), novembre: séminaire régional sous les auspices de l'UNESCO, l'Asia Pacific Broadcasting Union et la South Pacific Union, sur l'introduction de la télévision dans les îles du Pacifique et la promotion d'une production nationale.

Intersectoriel

■ Novembre: la Conférence générale adopte un nouveau projet intersectoriel et inter-institutionnel: «Le jeune enfant et l'environnement familial» qui sera conduit en coopération, notamment, avec l'UNICEF; quatre angles prioritaires: nutrition et stimulation de l'enfant en bas âge; interaction parents/enfant/famille; handicaps de l'enfant; éducation pré-scolaire.
■ Création de *Sources*, nouveau mensuel illustré de l'UNESCO, qui se propose de montrer concrètement l'UNESCO au travail dans tous ses domaines de compétence, et d'en améliorer ainsi la «visibilité» auprès du grand public (édité en français, anglais, espagnol et portugais).

Événements

■ Janvier: la collection UNESCO de musiques traditionnelles: «Musiques et musiciens du monde» reçoit le grand prix de l'Académie du disque français.
■ Manille, juin: le prix UNESCO d'architecture paysagiste — décerné pour la première fois — récompense deux équipes de l'Université de Trigakti (Djakarta), auteurs de projets d'aménagement d'un quartier d'habitat précaire.
■ Paris, 10 octobre: s'exprimant devant le Conseil exécutif de l'UNESCO, Willy Brandt analyse les raisons de ce qu'il appelle «le dépérissement du dialogue Nord-Sud», préconise une «sérieuse révision du système des Nations Unies» et suggère la création d'une

«sorte de Conseil de sécurité» compétent pour les questions intéressant «l'environnement global» et le développement.

■ Paris, novembre: exposition consacrée à la personnalité et à l'œuvre de Jawaharlal Nehru à l'occasion du 100e anniversaire de sa naissance.

■ Paris, novembre: A l'Institut du monde arabe, remise du Prix UNESCO-CIM de la musique au musicologue et interprète irakien Mounir Bachir et à la Fédération internationale des jeunesses musicales.

LES ENFANTS AUSSI ONT DES DROITS

■ 6 décembre: au lendemain de l'adoption, par les Nations Unies, de la Convention relative aux droits de l'enfant, une manifestation au Siège de l'UNESCO est animée par des jeunes pour célébrer le 30e anniversaire du premier instrument normatif intervenu dans ce domaine — la Déclaration des droits de l'enfant de 1959, que la Convention complète et renforce.

1990

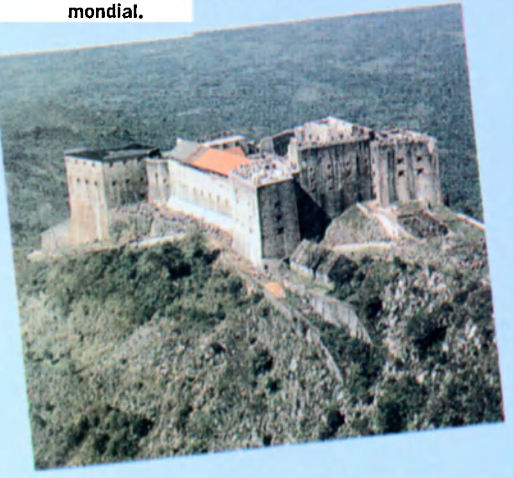
Politique générale

■ Quito, mars: première consultation collective régionale des ONG en Amérique latine et dans les Caraïbes. L'UNESCO entretient actuellement des relations officielles avec 585 ONG dans le monde.

■ En 11 ans, de 1978, date de sa création, à 1989, le Comité sur les Conventions et recommandations, émanation du Conseil exécutif appelée à traiter les cas de violation des droits de l'homme dans les domaines de compétence de l'UNESCO, a reçu 355 communications sollicitant son intervention.

Education

■ Jomtien (Thaïlande), 5-9 mars: convoquée conjointement par les chefs de Secrétariat de l'UNICEF, du PNUD, de l'UNESCO et de la Banque mondiale, et préparée par un processus systématique de consultations régionales et internationales, la Conférence mondiale sur l'éducation pour tous réunit 1500 participants. Les principales institutions des Nations Unies concernées promettent une augmentation de leur contribution dans les années à venir. La Conférence constate par ailleurs que d'énormes crédits pourraient être dégagés par la réduction des armements.


La citadelle de La Ferrière (Haïti), site du patrimoine mondial.

■ Mexico, mars: Congrès international sur la planification et la gestion du développement de l'éducation (avec la participation de l'Institut international de planification de l'éducation, IIEP).

■ Londres, avril: sommet ministériel mondial sur le problème de l'abus des drogues. Les participants s'accordent sur le rôle clé de l'UNESCO en matière de prévention par l'éducation.

■ UNESCO, Paris, avril: consultation mondiale des organisations d'enseignants sur l'éducation pour la prévention du sida, organisée au Siège de l'UNESCO conjointement avec l'OMS, le BIT et 4 organisations internationales d'enseignants (400 participants).

LES MICROBES AU SERVICE DE L'ENVIRONNEMENT

Sciences exactes et naturelles

■ Montréal, septembre: l'université de Montréal accueille, en collaboration avec le réseau MIRCEN de l'UNESCO, un symposium sur le thème: «Biotechnologies et environnement. Pour un développement durable». Il s'agit de la contribution des biotechnologies à la gestion et à la conservation de l'environnement par les biais des mécanismes microbiens.

Créé en 1975 par l'UNESCO, le réseau MIRCEN compte 24 centres de ressources microbiennes implantés dans 19 pays.

■ Genève, octobre/novembre: la Deuxième Conférence mondiale sur le climat, à laquelle l'UNESCO est associée à travers ses programmes concernant l'environnement (en particulier les activités de la COI), recommande la négociation d'une Convention internationale sur le climat.

■ Nairobi, novembre: première réunion intergouvernementale sur les questions touchant à la diversité biologique. Là encore, un instrument normatif international est envisagé.

■ UNESCO, Paris: plus de 150 hydrologues du monde entier célèbrent un quart de siècle de coopération internationale dans leur discipline.

■ Dans le cadre d'un projet conduit par l'UNESCO et l'UISG (Union internationale des sciences géologiques), première conférence mondiale sur l'utilisation des systèmes-experts pour la modélisation quantitative des gisements. Elle est organisée notamment en coopération avec le Service géologique du Canada. Sous leurs intitulés ingrats, ces techniques sont en fait d'une grande portée pour les pays en développement, où elles permettront d'optimaliser la prospection et l'exploitation des ressources minérales.

■ Février et novembre: les organes directeurs du MAB approuvent la désignation de 17 nouvelles Réserves de biosphère.

Sciences sociales et humaines

■ Mars: deuxième Festival de Fez. A l'ordre du jour: «Femmes arabes et créativité: femmes et écriture». Le Festival de Fez est organisé par la municipalité depuis 1989 et soutenu par l'UNESCO. Thème retenu pour 1991: «Femmes et image».

■ Démarrage d'un programme de réhabilitation urbaine dans la ville de Ngaoundéré, Cameroun. Une équipe de jeunes animateurs a été formée en vue d'assister les résidents d'un quartier périphérique dans la construction ou l'amélioration de leur habitat.

SAUVER ANGKOR

Culture

■ Le Caire, avril: une mission d'experts se rend au chevet du célèbre Sphinx de Guiseh, qui se délite, pour tester la pierre au moyen d'appareils à ultra-sons. Une contribution de 100 000 dollars a été accordée par l'UNESCO à la suite de la visite sur place du Directeur général, en 1988.

■ Bangkok, juin: La première table ronde internationale d'experts pour la préservation des monuments d'Angkor jette les bases d'une action coordonnée en faveur de ce site.

■ Achèvement des travaux de préservation de la citadelle de La Ferrière (Haïti), dix ans après le lancement de la campagne.

■ Octobre: le Prix UNESCO de l'artisanat est attribué pour la première fois au cours du Salon international de l'artisanat tenu à Ouagadougou. Il récompense l'Ivoirienne Sangho Oumou pour ses créations de bijoux, ainsi que deux autres lauréats respectivement du Niger et du Burkina Faso.

■ Une résolution de la Conférence générale institue une Journée mondiale du développement culturel et en fixe la date au 21 mai de chaque année.

■ Histoire générale de l'Afrique: parution du volume III de l'édition française *L'Afrique du VIIe au XIe siècle* (coédition UNESCO-NEA) et de l'édition abrégée des volumes II et VII en anglais.

Communication

■ 27-28 février, au Siège: réunion informelle de journalistes représentant les nouveaux médias de l'Europe orientale et des responsables de presse de l'Europe occidentale, des Etats-Unis et du Canada. Organisée par l'UNESCO, elle aura permis aux représentants est-européens de la presse écrite d'exposer leurs besoins en formation, équipements, et assistance juridique et financière, au moment où leurs pays se dotent de régimes démocratiquement élus.

■ UNESCO, Paris, avril: l'Université radiophonique et télévisuelle internationale (URTI) et l'UNESCO (OPI) réunissent les hauts responsables des principaux organismes de radiotélévision des pays de l'Est et de l'Ouest afin d'identifier leurs besoins les plus urgents et d'étudier les possibilités concrètes d'une coopération audiovisuelle à l'échelle de l'Europe.

■ Extension à deux nouvelles régions d'Afrique du programme de développement des agences de presse en Afrique: deux projets couvrent respectivement 13 pays d'Afrique australe (le SEANAD — South-East Africa News Agencies Development) et 10 pays d'Afrique centrale (le CANAD — Central Africa News Agencies Development), avec le concours de fonds-en-dépôt d'Allemagne.

■ Bucarest, avril: appel du Directeur général

en faveur de la reconstruction de la Bibliothèque centrale universitaire de Bucarest.

DE LA SOIE ET DES CARAVELLES

Intersectoriel

■ Colloque d'experts sur «La vision de l'autre et les premiers contacts interculturels», dans la série de «Rencontres en chaîne commémorant le Cinquième centenaire de la rencontre de deux mondes».
■ Démarrage de la phase opérationnelle de l'Etude intégrale des Routes de la soie: Routes de dialogue et organisation d'expéditions scientifiques: juillet à août 1990, Route du désert en Chine, de Xian à Kashgar, et retour par Urumqi (10 000 km); octobre à mars 1991, Route maritime de Venise à Osaka (21 ports d'escale en 16 pays sur un parcours de 27 500 km).
■ Banff (Alberta, Canada): Comité du patrimoine mondial: L'île de Dèlos, la réserve naturelle de Taingy de Bemaraha (Madagascar), San Gimignano (Italie), et le Kremlin avec la place Rouge parmi les 17 nouveaux sites et monuments inscrits sur la liste du patrimoine mondial.

Evénements

■ 20/21 janvier: Opération Livres pour la Roumanie à l'initiative de l'UNESCO et du PEN Club. Près de 100 000 ouvrages ont été collectés.
■ UNESCO, Paris, 7 juin: Nelson Mandela ovationné à l'UNESCO. La journée s'achève sur un récital exceptionnel de la chanteuse américaine Grace Bumbry, organisé avec la Fondation Danielle Mitterrand «France Libertés», et coïncidant avec le numéro du *Courrier de l'UNESCO* intitulé «Vents de libertés».
■ UNESCO, Paris, Juin: Vaclav Havel lauréat du Prix international Simon Bolivar. Réuni au Siège, le jury a entendu, par ce choix, honorer «un combat qui porte très au-delà des frontières de son pays pour atteindre une portée universelle».

Cette même année, Vaclav Havel s'est vu remettre le Prix UNESCO pour l'enseignement des droits de l'homme, au cours d'une cérémonie au Siège de l'UNESCO le 10 décembre.
■ UNESCO, Paris, Septembre: deuxième Conférence des Nations Unies sur les pays les moins avancés (PMA).

Vaclav Havel reçoit le prix Simon Bolivar 1990 des mains du directeur général de l'Unesco.



■ Le Prix de l'éducation pour la paix est décerné conjointement à Mme Rigoberta Menchú Túm (Guatemala), pour son action militante en faveur de ses compatriotes indiens et des droits des populations indigènes d'Amérique latine, et au World Order Models Project (WOMP), une association de chercheurs et d'intellectuels engagés dans des activités de recherche, d'éducation et de dialogue pour la promotion d'un ordre mondial équitable.

1991

Politique générale

■ UNESCO, Paris, 15 octobre/7 novembre: deux mille délégués participent à la 26e session de la Conférence générale, qui coïncide avec le 45e anniversaire de l'Organisation. Cette Conférence, déclare le Directeur général, «est bien davantage qu'une occasion nouvelle de nous rassembler: elle est une seconde naissance. (...) C'est la première fois depuis 1946 qu'une Conférence générale a lieu dans un climat de liberté et d'espoir».
■ La Conférence générale adopte, pour l'exercice 1992-1993, un budget biennal en réduction de 11 millions de dollars, soit 2,6%, par rapport au biennium précédent. Son montant est de 444,7 millions de dollars au titre du budget ordinaire pour l'exercice 1992-1993.
■ Octobre/novembre: modification de l'Acte constitutif: la Conférence générale décide qu'à partir de sa prochaine session, le Conseil exécutif sera composé de représentants d'Etats membres de l'UNESCO, et non plus de personnalités indépendantes. Elle invite, d'autre part, le Conseil exécutif à «mettre en place un forum de réflexion ad hoc composé d'un nombre restreint de femmes et d'hommes éminents dans les domaines de compétence de l'UNESCO et provenant de toutes les régions du monde».
■ Novembre: Mme Marie Bernard-Meunier, Ambassadeur, délégué permanent du Canada auprès de l'UNESCO et membre du Conseil exécutif, est portée par celui-ci à la présidence de cette instance. C'est la première fois dans l'histoire de l'UNESCO qu'une femme accède à cette responsabilité.
■ L'UNESCO compte 163 Etats membres, dont 152 ont établi des Commissions nationales. Les derniers en date sont la Lithuanie (7 octobre), la Lettonie et l'Estonie (14 octobre), et Tuvalu (ex-Ellice, 21 octobre).

Education

■ A l'initiative de l'UNESCO, ou en coopération avec elle, de nombreuses réunions ont permis de discuter: à Quito, en avril, de l'éducation en Amérique latine et dans les Caraïbes (PROMEDLAC IV); à Dakar, en juillet, de l'éducation en Afrique (Conférence ministérielle, MINEDAF VI); à l'UNESCO (Paris) en juillet, avec l'OIT, de l'application de la Recommandation concernant la condition du personnel enseignant et, le même mois, du programme INISTE (International Network for Information in Science and Technology Education, créé en 1984); à Accra, en novembre: entre doyens et recteurs de 60 universités africaines, de planification, administration et gestion universitaires; à l'UNESCO (Paris), en décembre: du «suivi» de la Conférence de Jomtien, (première réunion du Forum consultatif international sur l'éducation pour tous).

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR: DES CHAIRES POUR UN ENSEIGNEMENT PRATIQUE

■ Nairobi, septembre: établissement à l'Université Kenyatta d'une Chaire UNESCO de nutrition, santé et développement de l'enfant, dans le cadre du programme UNITWIN. L'objectif d'UNITWIN est de donner un nouvel élan au jumelage et à la coopération entre institutions d'enseignement supérieur, en matière de formation et de recherche en enseignement supérieur.
■ La Conférence générale amende la Charte internationale de l'éducation physique et du sport (1978) par l'introduction d'un nouvel article concernant la sauvegarde des valeurs éthiques et morales dans ce domaine.
■ Juin: proclamation, avec l'UNDCP, de la Journée anti-drogue (16 juin) et de la Décennie des Nations Unies contre l'abus des drogues (1991-2000).

Sciences exactes et naturelles

■ UNESCO, Paris, mars: La 16e session de l'Assemblée de la Commission océanographique intergouvernementale (COI) consacre ses travaux à ses programmes courants (systèmes d'observation de l'océan, systèmes d'alerte aux tsunamis, formation aux sciences de la mer, etc).
■ Mars: les organes directeurs du MAB approuvent la désignation de deux réserves de biosphère au Brésil: Vale de Ribeira Serra de Graciosa, et Tijuca-Tinga-Orgaos. C'est la première fois que le Brésil propose l'inscription de telles réserves sur son territoire et participe ainsi au réseau international qu'elles constituent.
■ Paris, mai: Une Conférence internationale sur le thème «Etude des systèmes côtiers et développement durable» marque le 10e anniversaire du Programme de l'UNESCO pour l'étude du milieu marin côtier (COMAR). Elle est organisée par l'UNESCO et parrainée par le PNUE et l'ICSU.
■ Novembre: Le Conseil international de coordination du MAB approuve le programme sur la diversité biologique mené conjointement par l'Union internationale des sciences biologiques (UIBS), le Comité scientifique pour les problèmes de l'environnement (SCOPE) et l'UNESCO.

MOBILISATION CONTRE LE SIDA

Sciences sociales

■ Santander, Espagne, juin: Conférence européenne des sciences sociales, organisée par les commissions nationales, au cours de laquelle s'est fait jour l'idée d'un «Programme intergouvernemental en sciences sociales et humaines», entérinée ensuite par la Conférence générale;
■ New York, juillet:réunion interinstitutions qui a permis d'établir, dans le domaine des

activités concernant la population, le calendrier préparatoire d'un programme international de formation et de recherche (1991-1995) financé par le Fonds des Nations Unies pour les activités en matière de population (FNUAP).

■ Venise, 8 juin: «Appel de Venise» en vue de recueillir des fonds pour aider les pays africains dans leur lutte contre le sida: une trentaine de personnalités de la science, de la culture, de l'entreprise, des médias, de dignitaires de différentes confessions religieuses, de militants des droits de l'homme, et de célébrités du monde du spectacle et du sport signent avec le Directeur général ce document, qui porte le double en-tête de l'UNESCO et de l'OMS.

■ Juillet: La signature d'un accord tripartite entre l'UNESCO, le Conseil de l'Europe et le Gouvernement portugais lance le projet pilote «Liens jeunesse: Nord-Sud», dont l'objectif est d'établir une meilleure coopération Nord-Sud en matière d'échanges culturels de jeunes et de créer un réseau de coordination entre les politiques gouvernementales et non gouvernementales de jeunesse.

■ Genève, juillet/août: lors de la 16e session du Groupe de travail sur les formes contemporaines de l'esclavage, qui relève de la Commission des droits de l'homme de Genève, l'UNESCO présente un rapport sur la Convention de 1949 contre la traite des êtres humains (Pennstate Report).

Culture

■ Saint-Pétersbourg, juin: des responsables d'institutions artistiques discutent de libre-échange culturel et artistique et approuvent la création, à Saint-Pétersbourg, d'un Réseau pour la promotion des échanges artistiques internationaux.

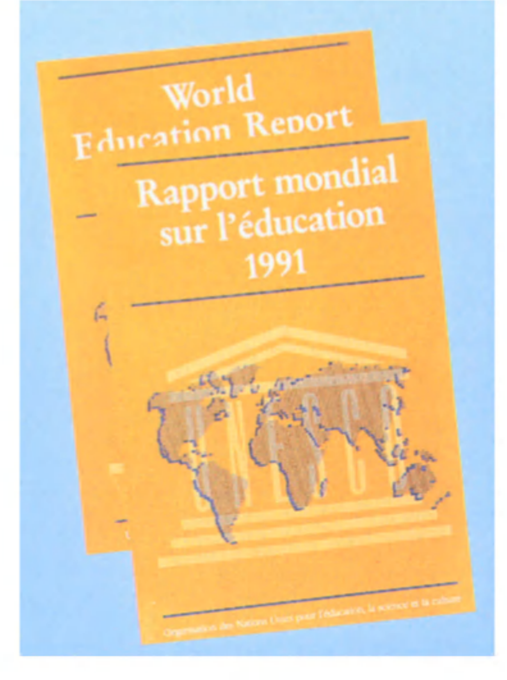
■ Novembre/décembre: le Directeur général se rend au Cambodge. Au cours de cette visite, le Prince Norodom Sihanouk, Président du Conseil national suprême et Chef d'Etat, signe l'instrument d'acceptation de la Convention du Patrimoine mondial (1972). D'Angkor, le Directeur général lance un appel à la communauté internationale pour sauver ce site prestigieux.

■ Adoption par la Conférence générale d'une résolution demandant au Directeur général de constituer, en collaboration avec le Secrétaire général de l'Organisation des Nations Unies, une commission mondiale indépendante sur la culture et le développement.

■ Le Projet de programme et de budget pour 1992-1993 prévoit le lancement d'activités visant à promouvoir le patrimoine et la culture arabes contemporains, grâce à une mobilisation des institutions scientifiques et culturelles de toutes les régions (Plan Arabia).

Communication

■ Windhoek, Namibie, avril-mai: un séminaire pour le développement d'une presse africaine indépendante et pluraliste est organisé pour la première fois en Afrique par l'UNESCO et l'ONU, en coopération avec le PNUD et en consultation avec diverses autres institutions. Initiatives et projets sont envisagés en vue de promouvoir l'indépendance des médias et de développer la coopération et les échanges entre organes de presse écrite du Nord et du Sud.



■ UNESCO, Paris, juin: Une soixantaine de directeurs de centres régionaux de formation à la communication élaborent une stratégie de formation pour le développement de la communication dans le monde.

■ Achèvement du projet PACJOURN (formation des journalistes et développement de la presse écrite dans le Pacifique), financé par l'Allemagne. En trois ans il aura mis à son actif la formation de plus de 300 journalistes dans cette région; une aide a été apportée à certains journaux pour les doter de la «production assistée par ordinateur» (PAO).

■ Septembre: mission d'évaluation diligentée par l'UNESCO auprès de la bibliothèque de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg concernant la restauration des collections détériorées lors de l'incendie de 1988.

■ Décembre: premier séminaire technique sur la mise en place du réseau PANGIS (Pan-African Network for a Geological Information System —Réseau pan-africain pour un système d'information géologique) qui, au cours des années 1990-1991, a vu la création de 15 centres nationaux de base de données.

■ UNESCO, Paris: l'Office d'information du public de l'UNESCO (OPI) lance *Unescopress*, qui diffusera désormais quotidiennement des nouvelles sur les activités de l'Organisation.

Intersectoriel

■ Janvier: signature de l'accord formel avec les trois gouvernements concernés par le Programme UNESCO-Tchernobyl. Celui-ci prévoit des activités d'assistance technique dans les domaines de compétence de l'UNESCO, et des initiatives de sensibilisation internationale.

■ Avril/juin: dans le cadre de l'Etude intégrale des Routes de la soie: routes de dialogues, expédition de la Route des steppes: lancement d'une série de programmes de recherche internationaux (caravansérails et systèmes postaux; épopées le long des routes maritimes; langues et écritures, etc); programme de bourses; mise en chantier de la préparation du Festival des Routes de la soie (1993).

■ Ottawa-Hull, novembre: réunion «Amérindia '92» au Musée des civilisations sur le thème «Renouveler la force spirituelle: Au-delà des 500 ans»; rassemblement de représentants indiens du continent.

■ Québec, juin/juillet: Les maires de quarante-quatre villes historiques protégées par la Convention du Patrimoine mondial discutent des problèmes de gestion posés par la conservation des valeurs culturelles pour lesquelles leurs villes avaient été inscrites sur la Liste. Ils ont décidé de créer un réseau de collaboration entre villes du patrimoine mondial.

■ 8-18 mai: mission de l'UNESCO au Liban. Son rapport recommande une aide prioritaire pour sauver le Musée national de Beyrouth et reconstituer la capacité éducative du pays.

LE MIME AU SERVICE DU DROIT D'AUTEUR

■ La première des vidéo-cassettes de formation dans le domaine du droit d'auteur produite à l'initiative de l'UNESCO est disponible en cinq langues. Mais la langue n'est pas ici prioritaire: cette première édition est l'œuvre du célèbre mime Marceau, persuadé que les enseignements les plus subtils peuvent faire l'objet d'une expression gestuelle..

Evénements

■ UNESCO, Paris: Hommages et anniversaires: bicentenaire Mozart, avec, à la Sorbonne, concert, soirée de gala et remise de la médaille Mozart à la cantatrice Elisabeth Schwartzkopf; en mai, hommage à Roger Caillois, un des grands écrivains que l'UNESCO s'honore d'avoir compté dans ses rangs.

■ Conférences-débat, colloques de personnalités, assises de réflexion: en mai, sur la contribution de la civilisation islamique à la culture européenne; en juin, Séminaire de réflexion éthique avec le Goethe Institut de Paris; en novembre, sur le thème «Tolérance religieuse et paix mondiale» (avec notamment Hans Küng); en décembre, sur le thème «Science et tradition-perspectives interdisciplinaires».

■ Remises de prix: en septembre, celui de l'Education pour la paix à Ruth Leger Sivard (Etats-Unis), militante du désarmement, et à l'école sénégalaise privée Sainte Marie de Hann; en octobre, décerné pour la première fois, le Prix Sultan Qabous pour la préservation de l'environnement, à l'Instituto de Ecologia A.C. (Mexique).

■ UNESCO, Paris, novembre/décembre: 4e Journée mondiale du sida, sur le thème: «Unissons nos forces».

■ Paris, 6 décembre: Le Directeur général rend public un télégramme au Secrétaire fédéral de la Défense yougoslave dans lequel, se déclarant «indigné et consterné» par le bombardement de Dubrovnik, il poursuit: «J'appelle votre attention sur l'engagement spécifique que les autorités fédérales et vous-même avez pris de respecter et de protéger le patrimoine culturel mondial, en application des conventions internationales dont la Yougoslavie est signataire». Deux observateurs permanents de l'UNESCO se trouvent depuis le 28 novembre à Dubrovnik. Ils sont chargés de répertorier les éventuels dommages causés au coeur historique de la ville et d'informer quotidiennement le Directeur général sur la situation. ❐



ACTION/UNESCO

L'UNESCO et le Cinquième centenaire de la rencontre de deux mondes

L'UNESCO s'associe à la commémoration du Cinquième centenaire de 1492 avec deux projets:

■ **Amérindia 92** consiste à créer des espaces de réflexion et de dialogue avec les peuples autochtones d'Amérique afin de contribuer à instituer de nouveaux types de relations interculturelles. Deux réunions ont déjà eu lieu à Ottawa (Canada, novembre 1991) et à San Cristóbal de Las Casas (Mexique, juin 1991); d'autres sont prévues à Oaxaca (Mexique, septembre 1992), ainsi que dans les Caraïbes et en Amérique du Sud. Un festival du cinéma amérindien se tiendra en juin à la maison de l'UNESCO, où il sera suivi d'une exposition de photographies, de concerts de musique latino-américaine et d'un cycle de conférences.

■ **Rencontres en chaîne** vise à illustrer la dimension universelle et la richesse des échanges fondés sur les spécificités culturelles des peuples originaires du continent et de ses îles, des Européens ainsi que des Africains et des Asiatiques, échanges qui firent en définitive des nouvelles nations ce qu'elles sont aujourd'hui. Dans ce cadre, l'UNESCO parraine le 8 mai un concours littéraire au Festival du livre de Saint-Malo (France) consacré aux «étonnants voyageurs». Toujours en mai, un colloque se tiendra sous son égide à Praia (Cap-Vert) sur «La rencontre de deux mondes: la part de l'Afrique et ses répercussions».

Ces activités et bien d'autres — publications, séminaires, manifestations culturelles — concourront à la réalisation d'un même objectif: faire participer le monde entier à la commémoration d'un événément qui a scellé le devenir de l'humanité. Elles doivent aussi donner une vision nouvelle de la richesse du métissage et du pluralisme culturel, et mettre en valeur ce que l'Amérique a apporté, et continue d'apporter, au reste du monde. ❐

EXPO'92 à Séville

Dix-huit millions de visiteurs sont attendus, d'ici au 12 octobre, à l'Exposition universelle qui s'est ouverte à Séville (Espagne) le 20 avril dernier, avec la participation de 110 pays et de centaines d'artistes du monde entier. En ce Cinquième centenaire de la rencontre de l'Europe et de l'Amérique, Expo'92 offre, sur le thème de «l'ère des grandes découvertes», un fascinant parcours à travers l'évolution des connaissances. Un thème très proche des préoccupations de l'UNESCO, qui a été chargée de coordonner la participation de l'ensemble du système des Nations Unies à cet événement.

Construit grâce au parrainage de la Banque de Bilbao Vizcaya et avec le concours des autorités espagnoles, le pavillon des Nations Unies bénéficie d'une emplacement privilégié, au bord d'un lac artificiel. Ce bâtiment d'environ mille mètres carrés, conçu par l'architecte espagnol José Ramón Rodríguez Gautier, a la forme d'un cube de verre et de béton, représentant l'humanité, inscrit dans un quart de sphère à double structure métallique symbolisant l'univers.

Les visiteurs — 600 par heure — y cheminent à travers plusieurs salles, où leur sont présentées, sur des panneaux d'information, 37 institutions spécialisées de la famille des Nations Unies. Suit sur une succession d'écrans vidéo un montage audiovisuel d'une vingtaine de minutes narrant les tribulations d'un extra-terrestre arrivé par hasard sur notre planète, où il découvre simultanément les merveilles de la nature et de la science, ainsi que les horreurs de la guerre, de la pollution et de la maladie. Ce paradoxe est finalement corrigé grâce à la solidarité internationale, qui se manifeste notamment dans l'action des Nations Unies. «Créer un monde meilleur» est la devise choisie pour le pavillon. ❐



Œuvres et témoignages

❧ CHRISTOPHE COLOMB, *La découverte de l'Amérique, tome I, Journal de bord, 1492-1493* (1979), *tome II, Relations de voyage*, 1493-1504 (1979), *tome III, Ecrits et documents* (1991), traduit par Soledad Estorach et Michel Lequenne, introduction historique et notes de Michel Lequenne, La Découverte, Paris.

❧ CRISTÓBAL COLÓN, *Textos y documentos completos*, prólogo y notas de Consuelo Varela, Alianza Universidad, Madrid, 1984.

❧ *La fortune d'un nom: America. Le baptême du Nouveau Monde à Saint-Dié-des-Vosges. Cosmographiæ introductio* suivi des *Lettres d'Amerigo Vespucci*, Textes présentés par Albert Ronsin. Jérôme Millon, Grenoble, 1991.

❧ BARTOLOMÉ DE LAS CASAS, *Très brève relation de la destruction des Indes;* Hernán Cortés, *La Conquête du Mexique*; Bernal Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, 2 tomes: ouvrages réédités dans la collection de poche La Découverte.

❧ FELIPE GUAMAN POMA DE AYALA, *Nueva Crónica y Buen Gobierno* (reproduction en fac-similé d'un codex péruvien illustré), Institut d'ethnologie, coll. Travaux et mémoire, Musée de l'Homme, Paris 1989.

❧ *Témoignages de l'ancienne parole*, traduit du náhuatl par Jacqueline de Durand-Forest et présenté par Miguel León-Portilla, La Différence, Paris 1991.

Biographies et études

❧ MICHEL LEQUENNE, *Christophe Colomb, amiral de la mer océane*, Gallimard, coll. Découvertes, Paris 1991.

❧ SALVADOR DE MADARIAGA, *Christophe Colomb*, Calmann-Lévy, Paris 1952.

❧ TZVETAN TODOROV, *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Seuil, Paris 1982; Points Essais, Paris 1991.

❧ *Christophe Colomb vu par les écrivains français*, textes choisis et présentés par Isabel Soto-Alliot et Claude Couffon, Amiot-Lenganey, Cairon Thaon 1992.

L'époque

❧ FRANCO CARDINI, 1492, *L'Europe au temps de la découverte de l'Amérique*, Solar, Paris 1991.

❧ JEAN-PAUL DUVIOLS, *L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyage de Christophe Colomb à Bougainville*, Promodis Paris, 1985.

❧ PAUL FAVIER, *Les grandes découvertes, d'Alexandre à Magellan*, Fayard, Paris 1991.

❧ MARTINE FETTWEIS, *Coba et Xelha. Peintures murales mayas. Une lecture de l'image dans le Quintana Roo postclassique*, Institut d'ethnologie, Musée de l'Homme, Paris 1988.

❧ THOMAS GOMEZ, *L'invention de l'Amérique. Rêve et réalités de la Conquête*, Aubier, coll. Histoires, Paris 1992.

❧ SERGE GRUZINSKI, *L'Amérique de la Conquête peinte par les Indiens du Mexique*, Unesco/Flammarion, 1991.

❧ V. MAGALHÃES GODINHO, *Les découvertes, XVe-XVIe siècles, une révolution des mentalités*, Autrement, Paris 1991.

❧ PAOLO EMILIO TAVIANI, *Christophe Colomb, genèse de la grande découverte* (deux tomes), Atlas, Paris 1980.

❧ BERNARD VINCENT, *1492, «L'Année admirable»*, Aubier, Paris 1991.

❧ COLLECTIF, *L'Etat du monde en 1492*, sous la direction de Guy Martinière et Consuelo Varela, La Découverte/ Sociedad estatal para la ejecución de programas del Quinto centenario, 1992.

— *Amérique, continent imprévu. La rencontre de deux mondes*, sous la direction de Daniel Lévine, préface de Claude Lévi-Strauss, Bordas, Paris 1992.

— *L'Amérique en 1492, portrait d'un continent*, Larousse, Paris 1991.

Fiction

❧ REGIS DEBRAY, *Christophe Colomb, le visiteur de l'aube*, La Différence, Paris 1991.

❧ LUIS MIZON, *La mort de l'Inca*, traduit de l'espagnol par Claude Couffon, Seuil, Paris 1992.

❧ PAUL ZUMTHOR, *La Traversée*, L'Hexagone, Montréal 1991. Diff. Inter-forum, Malesherbes.

Géographie

❧ KENNETH NEBENZAHL, *Atlas de Christophe Colomb et des grandes découvertes*, traduit par Anne-Marie Terel, Bordas, Paris 1991.

❧ MIREILLE PASTOUREAU, *Voies océanes de l'ancien aux nouveaux mondes*, préface de Emmanuel Le Roy Ladurie, coll. Banque Nationale de Paris, Hervas, Paris 1990.

❧ ALBERT RONSIN, *Découverte et baptême de l'Amérique*, Georges Le Pape, Montréal 1979.



45e année

Mensuel publié en 37 langues et en braille par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture.
31, rue François Bonvin, 75015 Paris, France.
Téléphone: pour joindre directement votre correspondant, composez le **45.68 ...** suivi des quatre chiffres qui figurent entre parenthèses à la suite de chaque nom.
Télécopie: 45.66.92.70

Directeur: Bahgat Elnadi
Rédacteur en chef: Adel Rifaat

RÉDACTION AU SIÈGE
Secrétaire de rédaction: Gillian Whitcomb
Français: Alain Lévêque, Neda El Khazen
Anglais: Roy Malkin
Espagnol: Miguel Labarca, Araceli Ortiz de Urbina
Unité artistique, fabrication: Georges Servat (47.25)
Illustration: Ariane Bailey (46.90)
Documentation: Violette Ringelstein (46.85)
Relations éditions hors Siège et presse: Solange Belin (46.87)
Secrétariat de direction: Annie Brachet (47.15), Mouna Chatta
Assistant administratif: Prithi Perera
Editions en braille (français, anglais, espagnol et coréen): Marie-Dominique Bourgeais (46.92).

ÉDITIONS HORS SIÈGE
Russe: Alexandre Melnikov (Moscou)
Allemand: Werner Merkli (Berne)
Arabe: El-Saïd Mahmoud El Sheniti (Le Caire)
Italien: Mario Guidotti (Rome)
Hindi: Ganga Prasad Vimal (Delhi)
Tamoul: M. Mohammed Mustapha (Madras)
Persan: H. Sadough Vanini (Téhéran)
Néerlandais: Paul Morren (Anvers)
Portugais: Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Turc: Mefra Ilgazer (Istanbul)
Ourdou: Wali Mohammad Zaki (Islamabad)
Catalan: Joan Carreras i Martí (Barcelone)
Malais: Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)
Coréen: Yi Tong-ok (Séoul)
Kiswahili: Leonard J. Shuma (Dar-es-Salaam)
Croato-serbe, macédonien, serbo-croate, slovène: Blazo Krstajič (Belgrade)
Chinois: Shen Guofen (Beijing)
Bulgare: Dragomir Petrov (Sofia)
Grec: Nicolas Papageorgiou (Athènes)
Cinghalais: S.J. Sumanasekera Banda (Colombo)
Finnois: Marjatta Oksanen (Helsinki)
Suédois: Manni Kössler (Stockholm)
Basque: Gurutz Larrañaga (San Sebastián)
Thaï: Savitri Suwansathit (Bangkok)
Vietnamien: Do Phuong (Hanoi)
Pachto: Ghoti Khaweri (Kaboul)
Haoussa: Habib Alhassan (Sokoto)
Bangla: Abdullah A.M. Sharafuddin (Dacca)
Ukrainien: Victor Stelmakh (Kiev)
Tchèque et slovaque: Milan Syruček (Prague)
Galicienne: Xavier Senín Fernández (Saint-Jacques-de-Compostelle)

VENTES ET PROMOTION
Assistante: Marie-Noëlle Branet (45.89)
Abonnements: Marie-Thérèse Hardy (45.65), Jocelyne Despouy, Alpha Diakité, Jacqueline Louise-Julie, Manichan Ngonekeo, Michel Ravassard, Michelle Robillard, Mohamed Salah El Din, Sylvie van Rijsewijk, Ricardo Zamora-Perez
Liaison agents et abonnés: Ginette Motreff (45.64)
Comptabilité: (45.65)
Courrier: Martial Amegee (47.50)
Magasin: Hector Garcia Sandoval (47.50)

ABONNEMENTS. Tél. : 45.68.45.65
1 an: 211 francs français. 2 ans: 396 francs.
Pour les pays en développement:
1 an: 132 francs français. 2 ans: 211 francs.
Reproduction sous forme de microfiches (1 an): 113 francs.
Reliure pour une année: 72 francs.
Paiement par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de l'UNESCO.

IMPRIMÉ EN FRANCE (Printed in France)
DÉPOT LÉGAL: C1 - MAI 1992
COMMISSION PARITAIRE N° 71842 - DIFFUSÉ PAR LES N.M.P.P.
Photocomposition: Le Courrier de l'UNESCO.
Photogravure-impression: Maury-Imprimeur S.A., Z.I., route d'Etampes, 45330 Malesherbes.
ISSN 0304-3118 N° 5-1992-OPI-92-504 F

Notre prochain numéro (juin 1992) aura pour thème:

la tolérance

Il sera précédé d'un entretien avec le grand architecte brésilien
OSCAR NIEMEYER

«1492 et ensuite: les rencontres se poursuivent»



N°1, 1992

Ce numéro évoque les immigrations diverses qu'a connues l'Amérique latine ainsi que les musées qui reflètent cette diversité culturelle: les traditions afro-cubaines, les immigrants japonais du Pérou, la population juive de Buenos Aires, l'implantation allemande dans le sud du Brésil, la présence d'un «Viking» en Equateur. Il explore aussi les influences exercées en retour par les cultures latino-américaines sur d'autres régions, comme celles des peintres nicaraguayens au Danemark et de l'art chilien à Stockholm, ou l'inspiration précolombienne dans l'œuvre de Joan Miró.

*Pour se procurer ce numéro en français, arabe, russe ou espagnol, au prix de 54 francs français (ou l'équivalent en monnaie convertible), s'adresser à **Museum**, CLT/CH, UNESCO, 1, rue Miollis, 75015 Paris, France. Si vous envoyez un chèque, faites-le à l'ordre de l'UNESCO, avec vos nom et adresse lisiblement écrits et en précisant la version linguistique de votre choix. Pour obtenir la version en anglais de ce numéro «1492» de **Museum**, au prix de 10 dollars américains, s'adresser à Blackwell Publishers, 108 Cowley Road, Oxford OX4 IJF, Angleterre, ou Cambridge Centre, Cambridge MA, 02412, Etats-Unis.*

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Couverture, page 3: Eric Angels © Mari Carmen Hernández, Paris, Collection Chantal Stigliani. **Couverture de dos, pages 7 en bas, 8, 25 en haut à gauche, 36, 37, 38-39:** Mireille Vautier © ANA, Paris. **Page 2:** © Ismaël Kachtihi, Reims. **Pages 6, 9, 10-11, 12, 20, 21, 30, 31:** © Dagli Orti, Paris. **Pages 10, 22, 25 en haut à droite, 25 en bas à droite, 25 en bas à gauche, 26, 27, 28, 36:** © Charles Lénars, Paris. **Pages 13, 29 en bas:** © Jean-Loup Charmet, Paris. **Pages 14, 15, 17, 18, 23, 24, 29 en haut, 41:** © Bibliothèque Nationale, Paris. **Page 16:** © The Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Bibliothèque de l'Université de Yale, Etats-Unis. **Page 19:** © Bulloz, Paris, Musée des Beaux-Arts de Clermont-Ferrand. **Pages 32, 33, 34, 35:** © Edition en langue russe du *Courrier de l'UNESCO*, Moscou. **Page 40:** tirée de *L'Amérique espagnole vue et rêvée*, Ed. Promodis © Jean-Paul Duviols, Paris. **Pages 42-43:** Georg Gerster © Rapho, Paris. **Page 46:** UNESCO – Dominique Roger. **Page 47:** UNESCO – G. Hyvert. **Page 48:** UNESCO – Michel Claude.

